

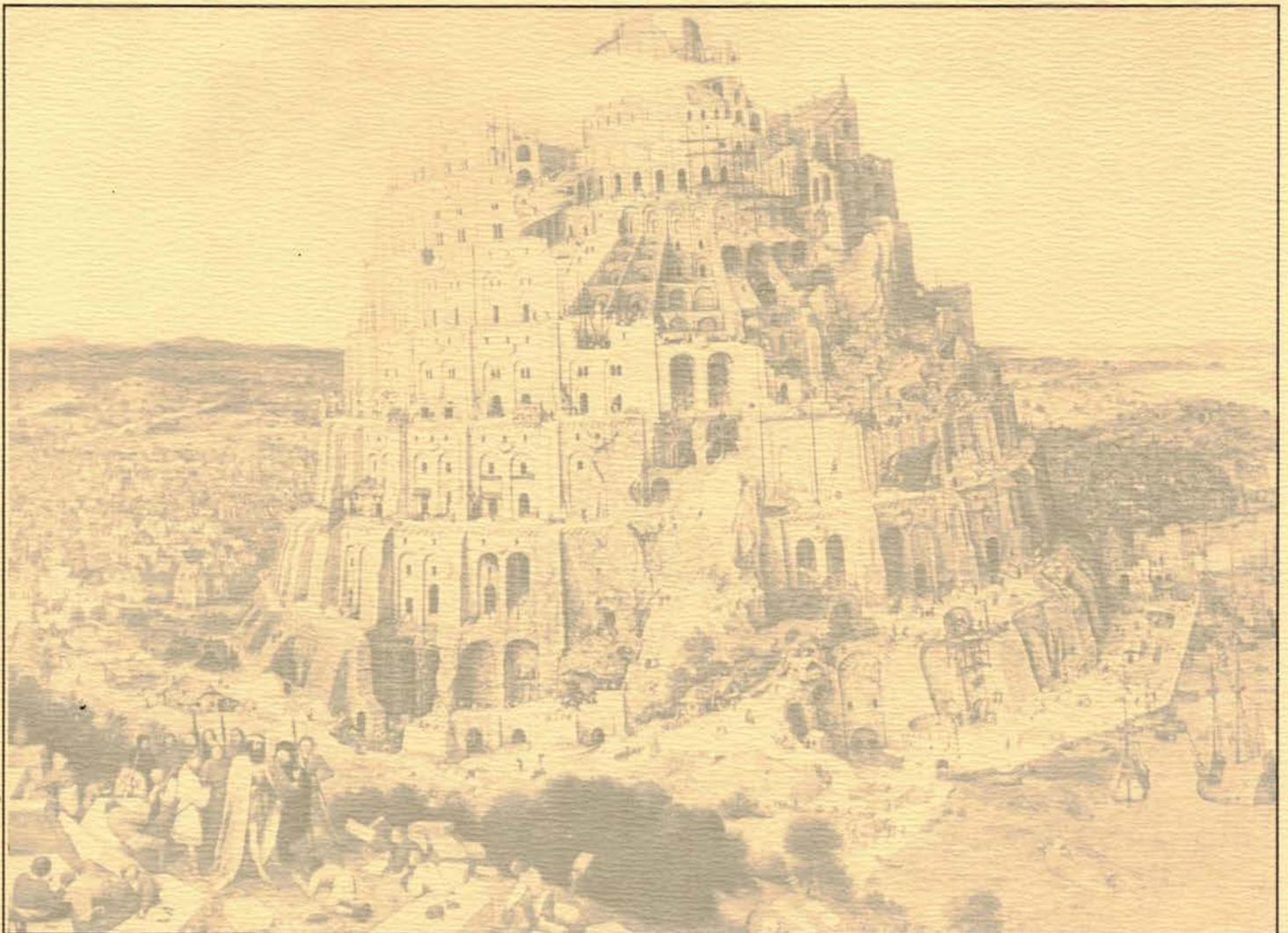
Cahiers d'épistémologie

Les post-keynésiens en quête d'un programme de recherche unifié et distinct du programme néoclassique: noyaux, demi-noyaux et heuristique

par Marc Lavoie

Publication du Groupe de Recherche en Épistémologie Comparée
Directeur: Robert Nadeau, département de philosophie,
Université du Québec à Montréal

Cahier no 8813



Les post-keynésiens en quête d'un programme de
recherche unifié et distinct du programme néoclassique:
noyaux, demi-noyaux et heuristique

L'objet de mon travail est à la fois très simple et très ambitieux. Je désire identifier les caractéristiques fondamentales de la théorie néoclassique afin de pouvoir mieux définir un paradigme alternatif en science économique, celui des post-keynésiens. C'est un travail qui a priori devrait paraître aisé puisque l'école de pensée néoclassique existe depuis plus de cent ans, qu'elle constitue le paradigme dominant peut-être depuis presque aussi longtemps, et que ses membres ont publié de nombreuses études formalisant cette approche. D'autre part, les auteurs post-keynésiens ont toujours prétendu que leur approche était radicalement différente de celle prônée par les auteurs de la synthèse néoclassique ou les partisans de l'approche de la théorie d'équilibre général néo-walrasienne, si bien que l'on pourrait penser qu'il existe de nombreuses études pointant du doigt ce qui distingue et ce qui caractérise l'approche post-keynésienne.

Malheureusement, les choses sont loin d'être aussi claires. Si plusieurs auteurs ont cherché à identifier les hypothèses fondamentales de l'économie néoclassique, ils ne s'accordent pas tous sur les caractéristiques pertinentes. D'autre part, les quelques rares personnes qui ont tenté de peindre un portrait global de l'économie post-keynésienne l'ont souvent fait d'une façon trop descriptive, ou en réaction (négative) à l'économie néoclassique. J'ai en conséquence pu constater que l'objet de mon travail suscitait un certain intérêt chez mes collègues économistes, sans doute parce que chacun aimerait bien connaître le moule dans lequel il travaille, souvent sans trop s'en apercevoir.

Pour organiser ma réflexion, je vais utiliser les concepts proposés par Imre Lakatos, à savoir les notions de programme de recherche, auxquels sont subordonnées des théories, puis des modèles; de noyau; de couche protectrice; d'heuristique. J'ajouterai à cela le concept de demi-noyau, proposé en économie par Remenyi (1979). Je ne tenterai pas de définir ces termes, sauf le dernier, en supposant que je les utilise de la façon dont ils sont généralement compris en science économique.

Dans un premier temps, j'essaierai de caractériser le programme de recherche néoclassique à partir de ces notions; puis, je ferai de même pour le programme de recherche post-keynésien, en partie en réaction au programme néoclassique. On y verra d'ailleurs que les définitions habituelles du noyau néoclassique ne suffisent pas à caractériser adéquatement le programme de recherche néoclassique, ni à en préciser une alternative. Un autre problème, moins pressant peut-être, c'est qu'il sera toujours possible de donner en contre-exemple des travaux se situant à l'intérieur du programme néoclassique, mais qui ne répondent pas aux caractéristiques que j'aurai établies. Je m'excuse à l'avance de ces imperfections qui semblent inévitables (Chalmers 1982:93). Mais il me faut tout d'abord, dans une étape préliminaire, préciser ce que j'entends par programmes néoclassique et post-keynésien.

1. Définition des programmes néoclassique et post-keynésien

(a) L'économie néoclassique

Le problème immédiat auquel l'on se heurte lorsque l'on désire identifier le noyau d'une approche c'est de pouvoir en identifier les limites. Dans le cas du programme de recherche néoclassique, on pouvait se demander s'il faut considérer à part la théorie de l'équilibre générale (néo-walrasienne) ou ses associés, les Edgeworthiens, l'école française du déséquilibre, ceux qui étudient les équilibres temporaires. Autrement dit, la

synthèse néoclassique, qui a eu pour objectif la réintégration des contributions de Keynes à l'intérieur du giron traditionnel, constitue-t-elle un programme de recherche indépendant ou distinct des recherches en équilibre général? Peut-on dire que les keynésiens (à la Samuelson, Tobin, Modigliani), les monétaristes (à la Friedman, Brunner-Meltzer), les nouveaux classiques (à la Lucas, Parkin) et les nouveaux keynésiens (à la Taylor, Howitt) participent tous au même programme de recherche? Que peut-on dire des autrichiens ou néo-autrichiens à la Hayek ou à la Kirzner qui récusent la pertinence des mesures en science économique? Quels liens existe-t-il entre la macroéconomie, les travaux sur l'entreprise, la théorie du capital humain, celle du 'public choice'?

Ma conception du champ de l'économie néoclassique est assez similaire, je crois, à celle de E. Roy Weintraub (1985:135). Toutes les tendances que je viens de nommer appartiennent au programme de recherche néoclassique. Je partitionne toutefois ce programme en deux branches; la branche de l'équilibre général d'une part, et la branche de l'équilibre partiel et de la macroéconomie d'autre part. Les objectifs de ces deux branches sont habituellement différents. La première branche sert de caution scientifique à la seconde. La théorie de l'équilibre général fournit des fondements rigoureux au programme de recherche néoclassique, à partir de constructions axiomatiques. Les théories macroéconomique et d'équilibre partiel fournissent les domaines où l'économie néoclassique peut s'exprimer sur des questions concrètes. Elles servent à rendre praticable la théorie d'équilibre général. Les deux branches ne sont donc pas indépendantes l'une de l'autre.

La question de la pertinence empirique de la théorie de l'équilibre général ne devrait donc pas se poser, puisque les travaux empiriques relatifs à celle-ci se font dans l'autre branche. La théorie de l'équilibre général n'est pas conçue pour être testée: elle est conçue pour servir de support scientifique

à des travaux plus concrets et plus pratiques. C'est pour cette raison que les travaux citant Debreu, par exemple, n'ont aucun contenu empirique (Diamond 1988). Il existe donc une relation hiérarchique entre les deux branches.

Pour Weintraub, la théorie de l'équilibre général est principalement associée au noyau dur de l'économie néoclassique, tandis que les approches en termes d'équilibres partiels et les théories macroéconomiques se trouvent fondamentalement dans la couche protectrice du programme néoclassique. Les différents modèles proposés dans la couche protectrice se conglomèrent parfois pour former des théories, soit par champ d'appartenance (économie publique, familiale, etc.), soit par affiliation théorique (monétaristes, nouveaux keynésiens, etc.). Chacune de ces théories de la couche protectrice, selon Weintraub, possède aussi ses propres propositions 'métaphysiques' et ses règles de conduite. C'est ce que Remenyi (1979) appelle le demi-noyau. Ma contribution à cette analyse, c'est que je prétends pouvoir identifier un demi-noyau commun à toutes les théories se trouvant dans la couche protectrice, c'est-à-dire à l'ensemble des théories d'équilibre partiel et des théories agrégées.

Ainsi, il existe un noyau et un demi-noyau. Le noyau concerne particulièrement la théorie de l'équilibre général, telle que pratiquée par les plus sophistiqués de ses partisans. Le demi-noyau s'applique à la version 'vulgaire' de l'économie néoclassique, celle que l'on retrouve dans tous les manuels, dans les travaux empiriques et en macroéconomie. Cette distinction est cependant indispensable, car certains économistes néoclassiques 'sophistiqués' refuseraient de se reconnaître dans le demi-noyau.

(b) L'économie post-keynésienne

Les économistes post-keynésiens, que certains voudraient appeler post-classiques (Henry 1982:20; Haggeman 1987),

rassemblent plusieurs tendances théoriques.¹ Il est souvent plus facile de voir que ces tendances convergent dans leur rejet de la théorie néoclassique que de percevoir les points de convergence théoriques et méthodologiques de ces diverses tendances. Ceci a fait dire à Sheila Dow (1985) que les post-keynésiens favorisaient une méthodologie 'babylonnienne', c'est-à-dire éclectique, sans qu'on puisse en identifier les éléments essentiels. Plus récemment, Hamouda et Harcourt (1988) et Arena (1987) ont délimité chacun trois courants principaux chez les post-keynésiens. Malheureusement, à mon avis, ces typologies sont parfois trop descriptives et pas assez analytiques. Celles d'Hamouda et Harcourt sont trop centrées sur l'identité et la personnalité des économistes concernés; celles d'Arena insistent trop lourdement sur les divergences entre courants. Dans un premier temps, il n'est cependant pas sans intérêt de se pencher sur leurs classifications.

Arena distingue les keynésiens fondamentalistes et les partisans de l'approche du surplus. Les premiers se sont surtout développés aux Etats-Unis (on pense aux animateurs du Journal of Post Keynesian Economics, auxquels on pourra désormais ajouter ceux du britannique Review of Political Economy), mais Arena leur adjoint aussi les anciens collaborateurs cambridgiens de Keynes, tels Kahn, Kaldor, J. Robinson (et Harrod). On pourrait aussi adjoindre à cette école les fondamentalistes français, A. Barrière par exemple, nombre d'entre-eux étant regroupés autour de la notion de circuit monétaire (cf. Lavoie 1987b). Les partisans de l'approche du surplus sont ceux qui s'inspirent principalement de Sraffa, les néo-ricardiens à la Garegnani et Eatwell (dont les revues sont le Cambridge Journal of Economics et Political Economy). Enfin, Arena attribue à L. Pasinetti l'existence d'une troisième tendance, de toute évidence la voie royale.² C'est là, selon Arena, que réside la possibilité d'une synthèse.

Les divisions d'Hamouda et Harcourt sont similaires. Ils distinguent les post-keynésiens américains, à la S. Weintraub et

Davidson; les keynésiens de gauche, tels Kalecki, Robinson, Steindl; et enfin les néo-ricardiens. Hamouda et Harcourt ne savent trop où ils devraient classer les Kaldor, Pasinetti, Goodwin ou Godley. Hamouda et Harcourt (1988:25) justifient leur approche descriptive en prétendant qu'il est futile de chercher à mettre sur pied une vision synthétique et cohérente. Il leur suffit qu'il existe une certaine cohérence à l'intérieur de chaque courant post-keynésien. Leur conception de l'alternative post-keynésienne est donc semblable à celle de Dow (1985).

Malgré ce point de vue plutôt pessimiste, j'ai l'intention de démontrer dans la troisième partie qu'il est possible d'identifier des caractéristiques communes ou à tout le moins compatibles avec chacun des trois courants post-keynésiens. Une possibilité évidente, c'est que chaque courant est préoccupé par une analyse dont la durée (la période) est différente. Mais en sus de cela, il est tout de même symptomatique de constater que dans les recensions d'Arena et Hamouda/Harcourt, les auteurs qui ont déjà tenté des rapprochements entre keynésiens et sraffiens sont ou bien isolés ou tout simplement ignorés. Ainsi, les travaux de Pasinetti se trouvent isolés dans ces recensions. De plus, les travaux d'Eichner (1988), lequel s'était précisément donné pour mandat de réconcilier les prix de production néo-ricardiens avec une analyse kaleckienne de l'entreprise et de la macroéconomie, sont carrément omis. Ainsi, de nombreux récents articles ont tenté de multiplier les points de contact entre une analyse néo-ricardienne de longue période et une analyse keynésienne de courte période (par exemple, Schefold (1984, 1985b)). Ces auteurs sont toutefois omis dans les recensions citées, tout comme ceux qui cherchent à étendre à l'analyse du terme long les paradoxes keynésien et kaleckien de l'épargne et des coûts (Rowthorn 1981).

Mes propres recherches dans le domaine de la monnaie m'ont conduit à penser que les idées monétaires les plus essentielles des fondamentalistes keynésiens n'étaient pas incompatibles avec les idées entretenues sur le sujet par les néo-ricardiens. Je

pense aux travaux de Garegnani (1979) sur la préférence pour la liquidité, ceux de Pivetti (1985), et le fait que de nombreux praticiens de l'approche du surplus, par exemple, F. Petri, H. Hagemann et R. Arena lui-même, s'intéressent tout autant aux relations monétaires qu'aux aspects purement réels. Enfin, des chercheurs comme J. Kregel et E. Nell ont toujours semblé à l'aise dans les deux traditions, keynésienne et néo-ricardienne.

Dans la suite de ce travail, le terme post-keynésien recouvrera tout autant les contributions des néo-ricardiens que celles des keynésiens fondamentalistes. Malgré ce qui a été dit ici, j'essaierai de trouver des éléments méthodologiques et théoriques communs à tous ces courants hétérodoxes.

2. La caractérisation du programme néoclassique

(a) Le noyau dur néoclassique

Plusieurs auteurs se sont penchés sur le noyau de l'économie néoclassique. Certains éléments reviennent régulièrement dans ces noyaux, d'autres n'y font que des apparitions épisodiques. A mon avis, les plus frappantes des divergences d'opinion proviennent de la place qu'on veut bien accorder à la théorie de l'équilibre général dans l'économie néoclassique. Ainsi Hahn (1982) et E. Roy Weintraub (1985b), qui sont des praticiens de l'équilibre général, considèrent que cette approche constitue la véritable théorie scientifique de l'économie néoclassique et leur noyau est construit en conséquence. Wulwick (1987) décrit deux noyaux, l'un pertinent à la théorie de l'équilibre général, l'autre à la synthèse néoclassique (IS/LM à la Patinkin et Tobin). Son premier noyau ressemble donc à celui des auteurs nommés ci-dessus. Par contre, Nell et Hollis (1975:ch.8) et Hausman (1981:108), ce dernier explicitement, semblent considérer la théorie d'équilibre général comme une extension particulière d'une théorie plus 'primaire', qui aurait pour nom la théorie néoclassique de l'équilibre. Leur noyau contient donc à la fois des éléments de

ce que j'appellerai le noyau et le demi-noyau de l'économie néoclassique.

Une autre difficulté à identifier le noyau provient du degré d'abstraction où l'on veut situer l'analyse. Par exemple, pour Dasgupta et Hahn (1986), l'économie néoclassique scientifique est contenue toute entière dans deux postulats fondamentaux:

- (i) il existe un ordre de préférence;
- (ii) il existe un ensemble de production.

Ceci est évidemment très général, mais en même temps très futile, si ce n'est pour faire taire les critiques. Tout en conservant un niveau de généralité très élevé, afin de peindre adéquatement les théoriciens néoclassiques, il est tout de même préférable de délimiter un noyau plus précis. A nouveau, l'analyse que je propose est assez proche de celle d'E.R. Weintraub. Je définis donc le noyau de la théorie néoclassique comme étant le suivant:

- (i) Les agents ont des dotations (en biens ou en services productifs) fixes.
- (ii) Il existe des ensembles de production.
- (iii) Les agents ont des préférences ordonnées.
- (iv) Les agents sont rationnels, i.e., ils optimisent sous contrainte.
- (v) Il n'y a pas de comportement de groupe, i.e., il n'existe que des agents, agissant indépendamment.
- (vi) Les agents ont une connaissance correcte.
- (vii) Il existe des mécanismes assurant la coordination des décisions.
- (viii) Il existe un équilibre.

Le noyau décrit est censé s'appliquer à la théorie néo-walrasienne, celle d'équilibre intertemporel ou d'équilibre temporaire, à la théorie du déséquilibre, à l'équilibre edgeworthien. Les éléments (ii) et (iii) reprennent les postulats

de Hahn et Dasgupta. L'élément (i) a été mis de l'avant par Hahn (1982) dans sa critique des néo-ricardiens. Tandis que (ii) et (iii) pourraient s'appliquer à toute approche, il a été souligné à maintes reprises, et déjà par Joan Robinson (1962:10), que (i) était particulier à l'économie néoclassique et inapplicable à un modèle sraffien. Les dotations des agents en biens concernent particulièrement les modèles d'échange. Ceux avec production présentent des agents initialement dotés de facteurs s'offrant en service.

L'élément (iv) est probablement l'élément le moins contesté du noyau: pour beaucoup de critiques, c'est là l'élément tant abhorré du programme néoclassique. Pour la plupart de mes collègues néoclassiques, c'est là généralement la caractéristique qui leur vient à l'esprit lorsqu'ils doivent décrire leur approche. D'ailleurs, c'est le thème principal de la reconstruction de la macroéconomie: toute hypothèse subsidiaire doit pouvoir être justifiée par la maximisation sous contrainte. L'élément (v) correspond au tout premier postulat de Weintraub: il n'existe que des agents économiques. S'il existe des institutions, elles ne sont que la somme des préférences des individus. Ces institutions n'ont pas leur vie propre. Elles ne peuvent précéder la constitution du modèle. Weintraub ajoute que les agents optimisent indépendamment. Dans les termes de Pareto, ceci signifie que l'économiste tient compte uniquement de l'ophélimité et non de l'utilité des agents. Autrement dit, les agents sont centrés sur eux-mêmes, indifférents aux autres ou aux mouvements de masse. Toutes ces hypothèses sont posées pour rendre l'analyse formelle possible.

L'élément (vi) est passablement vague. Certains posent que l'information est parfaite. Je préfère, comme Brown (1981), poser que la connaissance est correcte, impliquant par là qu'elle est suffisante pour les buts poursuivis par l'auteur d'un modèle d'équilibre général. Dans beaucoup de cas, naturellement, l'information est quasi-divine, comme par exemple dans l'équilibre

intertemporel. L'élément (vii) se réfère à ces mécanismes qui gantent la main invisible: le commissaire-priseur walrasien, le tâtonnement sur les quantités dans les théories du déséquilibre, les crieurs dans les négociations edgeworthiennes. Finalement, l'élément (viii) souligne que tous les modèles d'équilibre général recherchent le ou les points d'équilibre. Que le monde soit en inéquilibre est exclu.

(b) L'heuristique du noyau dur

Chacun pourrait critiquer ma définition du noyau de la théorie néoclassique, remplacer des éléments, en enlever ou en rajouter. Je crois néanmoins que les éléments (i)-(viii) décrivent adéquatement le noyau dur perçu par les théoriciens de l'équilibre général. Mais plus intéressante peut-être est l'étude de ce que font essentiellement ces théoriciens. C'est l'heuristique, les règles de conduite des néoclassiques. Là-dessus, les analystes du noyau de l'économie néoclassiques sont moins prolifiques. Weintraub et Wulwick s'accordent pour dire que le théoricien doit construire des modèles où les agents optimisent et d'où les comportements irrationnels sont absents. Mais ceci ne fait que répéter, me semble-t-il, les éléments du noyau dur. Il faut donc aller plus loin. Ici, je dois explorer et faire preuve d'un peu d'originalité. Les règles de conduite correspondant au noyau dur de l'économie néoclassique seraient donc les suivantes:

1. Démontrer l'existence de l'équilibre.
2. Démontrer l'unicité de l'équilibre.
3. Démontrer la stabilité de l'équilibre.
4. Démontrer l'optimalité de l'équilibre.
5. Poser les conditions suffisantes à la réalisation des règles 1 à 4.
6. Compléter le modèle, même si les conditions paraissent irréalistes.
7. Toujours prendre pour point de référence l'équilibre walrasien, même si la règle 2 n'a pu être vérifiée.

8. Interpréter ou comprendre le monde réel à partir du modèle d'équilibre général complet.
9. Introduire un certain réalisme, en omettant ou en remplaçant certaines des conditions posées en 5, tout en se soumettant à nouveau aux règles 1 à 6.

Chacun conviendra, je crois, que les règles 1 à 6 représentent assez bien les préoccupations principales de la majorité des théoriciens de l'équilibre général. Naturellement, ce n'est pas toujours le cas: par exemple, Debreu (1966) ne se préoccupe pas particulièrement des règles 2 et 3. La règle 8 souligne l'importance qui est accordée à l'équilibre walrasien concurrentiel. C'est le point de référence pour tous les autres travaux, en particulier ceux qui soulignent les imperfections ou la multiplicité des équilibres. L'équilibre néo-walrasien reste l'idéal dans tous ces travaux. Les règles 8 et 9 sont peut-être les deux règles les plus significatives. Elles 'justifient' la prétention qu'ont les théoriciens de l'équilibre général de faire des travaux pertinents à la compréhension du monde réel, et elles rendent explicite l'approche méthodologique néoclassique.

Bliss (1975:301), par exemple, prétend que le modèle d'équilibre général est un bon point de départ pour décrire le monde réel. C'est donc à partir de son noyau qu'il faut introduire les imperfections ou les anomalies observées dans la réalité, car on ne s'approche de celle-ci qu'en s'éloignant de la perfection. Le réalisme ne fait donc que se superposer à un irréalisme patent, tout en continuant à réaliser les mêmes objectifs (les règles 1 à 6). Hahn (1976:235) a également souligné à de nombreuses reprises le rôle négatif joué par la théorie de l'équilibre général: en identifiant l'irréalisme des conditions requises en (5), le théoricien met en garde contre les recommandations de politique économique trop naïves. Mais, ainsi que le relève Hausman (1981:152), Hahn se réfère implicitement à des conditions nécessaires tandis que son programme définit des conditions suffisantes. De plus, bien peu d'économistes

néoclassiques perçoivent ce rôle négatif; au contraire, par l'intermédiaire des règles 1 à 5, les travaux sur l'équilibre général sont plutôt utilisés comme caution scientifique pour des travaux moins rigoureux et plus appliqués qui se trouvent dans la ceinture protectrice de l'économie néoclassique.

(c) Le demi-noyau protecteur

Comme je l'ai expliqué plus haut, on peut en fait définir le noyau 'protecteur' de cette ceinture, autrement dit le demi-noyau de l'économie néoclassique. On y retrouve les principales caractéristiques attribuées par Hausman au noyau de la théorie de l'équilibre, ou celles relevées par Nell et Hollis (1975). Ces postulats sont plus familiers puisqu'on les relève dans tous les manuels d'économie et qu'ils sont à l'origine de presque tous les modèles d'équilibre partiel ou macroéconomiques qui sont dévoilés dans les grandes revues, qu'elles soient francophones ou anglo-saxonnes. Ainsi, bien que les économistes néoclassiques, suite aux conséquences néfastes de la controverse sur le capital des deux Cambridge, aient soutenu il y a vingt ans que les simplifications utilisées par des gens comme Solow étaient abusives, injustifiées et indignes des véritables travaux du programme de recherche néoclassique, chacun reconnaîtra les hypothèses posées par les plus inconnus et les plus illustres des propagateurs actuels de la théorie néoclassique:

- (i) Il existe toujours des possibilités de substitution dans les choix des agents.
- (ii) Il existe toujours des possibilités de substitution au niveau des techniques de production.
- (iii) La loi des rendements décroissante s'applique en tout temps.³
- (iv) Chaque agent maximise son utilité ou son profit.
- (v) Il existe un marché pour chaque input et output.
- (vi) L'équilibre est la rencontre d'une offre et d'une demande.

- (vii) Le prix est la principale variable d'ajustement, ou explicative.
- (viii) Sauf imperfections, ou rigidités, l'équilibre ne saurait être qu'optimal.
- (ix) Si l'information est imparfaite, le cas peut toujours se ramener à une situation de risque probabilisable.

Les éléments (i) et (ii) du demi-noyau sont bien connus. Par exemple, les préférences des agents et la fonction de production seront représentées par une fonction Cobb-Douglas. A celle-ci on peut associer une utilité marginale décroissante ou une productivité marginale décroissante, c'est-à-dire l'élément (iii). Habituellement, ces trois propriétés sont postulées, et très rarement justifiées. En fait, on peut suspecter des raisons de convenance mathématique, des fonctions continues étant facilement dérivables. De plus, il y a une certaine élégance mathématique à traiter la firme et le consommateur de façon quasi identique, comme on le fait avec l'élément (iv) (Mirowski 1987).

Les éléments (v) à (viii) précisent la notion d'équilibre néoclassique. L'équilibre doit résulter des forces du marché. Ces forces existent quel que soit le sujet considéré. Hors du marché, point de salut! L'offre et la demande sont la représentation, sur le marché, des processus de maximisation sous contrainte élaboré dans les éléments (ii) à (iv), au niveau individuel. On ne peut concevoir de processus économique hors du marché. Combiné à l'élément (i), ceci signifie que tout a un prix. Ce sont les prix qui doivent nécessairement constituer la variable d'ajustement. Lorsque ce n'est pas le cas (lorsque les quantités s'ajustent), le désordre s'instaure: il y a des inefficacités, la sous-utilisation de ressources, du gaspillage, des équilibres multiples. Lorsqu'il existe des rigidités ou des imperfections, l'équilibre alors atteint est sous-optimal par rapport à l'équilibre walrasien.

Le dernier élément, le postulat que toute situation d'incertitude peut se ramener à une situation de risque probabilisable, est fondamentale: il permet aux économistes néoclassiques de faire comme si l'information était parfaite.

(d) Les heuristiques du demi-noyau protecteur

Encore une fois, il semble que tout ceci soit archi-connu. Il est peut-être plus délicat de traiter de l'heuristique qui règle le comportement des constructeurs de modèles ou des géniteurs de théories. Ces règles sont moins évidentes parce qu'il existe une vaste variété de théories et de modèles, les uns poussant la rationalité néoclassique dans ses derniers retranchements, les autres en limitant fortement la portée. Ainsi, bien que les outils ou les techniques utilisés se ressemblent sensiblement, les objectifs poursuivis ou les thèses défendues peuvent être totalement opposés. Ceci est particulièrement évident en macroéconomie, où les différences entre monétaristes à la Friedman et néo-keynésiens à la Tobin/Modigliani ne semblent plus porter que sur l'interprétation du modèle et la question de la pertinence de l'intervention gouvernementale. On observe la même chose dans le débat plus contemporain entre nouveaux classiques et nouveaux keynésiens. Ainsi, Wulwick (1987), lorsqu'elle identifie l'heuristique de la synthèse néoclassique (les néo-keynésiens), prétend que celle-ci se donne pour but de construire des modèles qui justifieront la possibilité du chômage et l'intervention gouvernementale.⁴ Mais nonobstant ces différences idéologiques, est-il possible de concevoir des règles qui puissent s'appliquer autant aux nouveaux classiques qu'aux néo-keynésiens? Autrement dit, peut-on dire qu'il existe un programme de recherche néoclassique appliqué unifié, même si les conclusions tirées de ces modèles sont souvent opposés? Voici, sous toutes réserves, quelques règles qui me semblent être communes à tous ceux qui se situent à l'intérieur du programme de recherche néoclassique:

1. Le modèle néo-walrasien d'équilibre général représente le monde idéalisé; c'est le modèle de référence.
2. Supposer que la théorie d'équilibre générale a démontré l'existence d'un équilibre unique, stable et optimal sous certaines conditions.⁵
3. Postuler que la théorie de l'équilibre général justifie la représentation simplifiée adoptée.
4. Postuler que les simplifications choisies pour pouvoir opérer à l'intérieur de la couche protectrice permettent d'évoluer sous les conditions mentionnées en (2).
5. Postuler que les principaux résultats obtenus par les simplifications choisies ne sauraient être remis en cause par un modèle d'équilibre plus général ou plus complet.
6. Adopter le cadre abstrait de la théorie d'équilibre général, tel que défini par son noyau et y intégrer les éléments spécifiques du demi-noyau.
7. Pousser la notion de rationalité économique et la capacité à traiter l'information aussi loin qu'il est raisonnablement possible de le faire.
8. Introduire les institutions ou des aspects institutionnels, mais en les considérant comme des imperfections.
9. Exclure du champ d'étude ce qui ne peut pas être modélisé.
10. Rechercher un équilibre stationnaire ou quasi-stationnaire en étudiant diverses variantes.

Les cinq premières règles se réfèrent toutes à la relation hiérarchique qui existe entre le modèle d'équilibre général et les modèles plus 'pédestres' de la couche protectrice. Le modèle d'équilibre général représente la caution scientifique de l'économie opérant dans la couche protectrice, et en même temps c'est le point de référence. Bien que des théoriciens comme Hahn aient à maintes reprises souligné que la théorie de l'équilibre général a pour valeur de démontrer par l'absurde que la plupart des simplifications utilisées dans la couche protectrice sont

abusives, ceci n'empêche pas les praticiens ou les théoriciens 'naïfs' de procéder à ces simplifications. On postulera simplement que l'agrégation ne pose aucun problème, par exemple, que les courbes d'offre ou de demande ont les pentes requises, ou que les techniques de production 'se comportent correctement'. Ainsi, on en arrivera à démontrer l'existence d'un taux de chômage naturel ou d'un taux d'intérêt naturel. On postulera aussi que les conditions très restrictives pour l'existence d'un équilibre unique sont effectivement remplies.

Ceci étant fait, l'économiste néoclassique procède aux simplifications qui lui sont nécessaires, tout particulièrement en incorporant à son modèle les différentes hypothèses standards que j'ai identifiées au demi-noyau de l'économie néoclassique. Se pose alors le problème de la rationalité et de l'information. Jusqu'à quel point peut-on prétendre que tous les prix sont connus, jusqu'à quel point peut-on prétendre que la rationalité économique s'impose, jusqu'à quel point peut-on prétendre que les prix s'ajustent infiniment rapidement? D'autre part, quelles caractéristiques institutionnelles est-il raisonnable d'ignorer, lesquelles est-il impératif d'incorporer au modèle, comment doit-on le faire? Que faire avec ces imperfections que semblent être la monnaie, les externalités, les coûts en information, les syndicats, les entreprises, les oligopoles, les contrats à long terme, la banque centrale?

De la réponse à toutes ces questions va dépendre la formulation des théories ou des courants du programme de recherche néoclassique. Par exemple, les nouveaux classiques tiennent à pousser rationalité et information dans leurs derniers retranchements, tandis que les keynésiens de la synthèse trouvent ces modèles déraisonnables, irréalistes même. D'un autre côté, les nouveaux classiques, et même les nouveaux keynésiens, ne comprennent pas que ces keynésiens posent des limites au principe de la maximisation sans contrainte. Tous partent de ce concept. C'est son champ de validité qui est contesté (cf. Klammer 1984).⁶

Les keynésiens de la synthèse ont tout simplement une notion du réalisme qui est moins élastique que celle des nouveaux classiques. Mais tous s'entendent pour exclure ce qui ne peut être mathématisé ou formalisé.

(e) Quelques questions essentielles en suspens

Aussi précis ou rigoureux que j'aie voulu être dans mes définitions des noyau, demi-noyau et heuristiques, il apparaît que certains thèmes qui me semblent fondamentaux ou spécifiques à l'approche néoclassique n'ont pas encore été abordés explicitement. Ces idées-clé de l'économie néoclassiques m'apparaissent suffisamment importantes pour qu'on ne puisse les ignorer. Ces thèmes se retrouvent sans doute implicitement dans les descriptions qui ont précédé. Mais je voudrais les mettre clairement en lumière.

Tout d'abord, il est certain que les économistes néoclassiques considèrent l'économie comme une science et non un art. La science économique néoclassique a ses fondements scientifiques dans une théorie axiomatique de l'équilibre général. La rigueur axiomatique est jugée essentielle. La méthodologie principale de l'économiste néoclassique est l'instrumentalisme, et il est facile de comprendre pourquoi. Partant de fondements hautement irréalistes, mais persuadé que l'économie se doit d'être aussi scientifique que les sciences appliquées, l'économiste néoclassique veut lui aussi prôner le recours à l'empiricisme, la vérification et ultérieurement la falsification, comme le prône Blaug (1982). Partant d'hypothèses irréalistes, il lui faut donc tester autres choses, en l'occurrence les conséquences de sa théorie ou de son modèle (Seccareccia 1988). Comme en économétrie, laquelle constitue son principal outil empirique, l'économiste néoclassique procède selon le mode du 'comme si'. Il se construit des modèles imaginaires à cause des questions posées en équilibre général: 'A quoi doit ressembler mon système pour qu'il ait les caractéristiques x, y, z?' (Rogers 1982). Les modèles

d'équilibre partiel et les modèles macroéconomiques (à l'exception de modèles économétriques qui, souvent, n'ont aucun contenu théorique) sont construits sur la base de systèmes généraux dépourvus de tout contenu empirique. Est-il possible, à partir de là, de progresser vers des modèles décrivant adéquatement le monde réel, par l'ajout de caractéristiques réalistes? Pour Kaldor (1966:310), la réponse est négative: les hypothèses irréalistes requises pour construire les fondements de l'édifice néoclassique ne peuvent pas être retirées, autrement c'est l'édifice entier qui s'écroule.

Le programme de recherche néoclassique est axé sur l'individu: l'agent économique est le centre de tout. A la limite, l'entreprise n'est qu'une fiction, un voile, entre l'agent et les techniques productives. Il en va de même pour les autres institutions. Ainsi, dans l'économie néoclassique tout dépend des préférences des individus. Le prix d'un bien dépend de l'utilité que chaque individu veut bien lui attribuer. La théorie de la valeur néoclassique, ainsi qu'il a été maintes fois souligné, est donc fondée sur l'individualisme mais aussi sur le subjectivisme. Même en disposant d'une information parfaite concernant les techniques de production et le passé historique, l'économiste néoclassique ne peut objectivement annoncer ce que devraient être ses prix d'équilibre: il a besoin pour cela de connaître les préférences (ou même les anticipations), pour chaque prix de chaque bien, de chaque consommateur. Les prix ne dépendent pas de considérations pratiques, mais d'un ensemble de données subjectives et quasi-métaphysiques (Eichner 1982). Ce subjectivisme poussé à son extrême se retrouve chez les néo-autrichiens, que d'aucuns considèrent comme nihilistes.

Au delà de l'irréalisme, de l'individualisme et du subjectivisme, deux autres thèmes transparaissent dans l'économie néoclassique, ceux de l'échange et de la rareté. Il a été souligné par Hicks (1976), Pasinetti (1981) et Gram et Walsh (1980) que le programme néoclassique était axé sur l'échange

plutôt que la production. En un certain sens, ceci est bien évident puisque la théorie de la valeur néoclassique s'exprime sur les marchés où les agents s'échangent leurs dotations avec ou sans l'intermédiaire des entreprises. Tout est échange volontaire: il n'y a pas de coercition, d'exploitation, de pouvoir asymétrique. Dans les théories classique et post-keynésienne, la valeur est toute entière contenue dans la sphère de la production, plutôt que dans celle de l'échange (Lichtenstein 1983:28). Mais ce sont les affirmations du genre "la théorie néoclassique commence avec l'échange, pour y superposer la production sous la forme d'un échange indirect" qui suscitent le plus de réactions d'irritation de la part des néoclassiques.

Bliss (1986) et Hahn (1980) reconnaissent que historiquement les modèles d'équilibre étaient initialement des modèles d'échange, ou que pour des raisons pédagogiques, l'échange pur est présenté avant la production. Mais Bliss et Hahn affirment qu'il est suffisamment évident que les travaux contemporains incorporent explicitement la production, à chaque période des inputs étant associés à un ensemble de production. Pour Bliss (1986:372), le modèle d'échange pur est un cas dégénéré du modèle de production, les dotations en biens des agents remplaçant l'ensemble de production. L'origine historique des modèles d'équilibre général néoclassiques ou l'ordre pédagogique de leur présentation ne sauraient affecter la logique ultime de ces constructions.

Voilà deux propositions éminemment contestables. On pourrait argumenter que la production des modèles néo-walrasiens n'est en fait qu'un échange indirect entre agents consommateurs disposant de dotations en ressources, lesquelles transitent par ces mêmes agents, rebaptisés producteurs. Il est tout de même symptomatique de constater qu'on parle de modèles d'échange pur, laissant supposer que la production ne serait qu'un échange impur. Ainsi, il est peut-être plus juste de considérer les modèles de production comme des modèles d'échange pur complexifiés, où les échanges concernent à la fois les biens et les services. C'est en fait ce

que tente de démontrer Rogers (1983), que ce soit pour les modèles néo-walrasiens, intertemporels ou d'équilibre temporaire, ou pour les modèles dits de déséquilibre. Toutes les hypothèses qui sont avancées dans ces modèles de production (par exemple, celle des droits de propriété et de la répartition du profit) n'ont pour objectif que de retrouver les conditions et les résultats du modèle d'échange pur.

Une des notions fondamentales qui est de fait préservée, c'est le concept de rareté. Il est clair que dans un monde où les dotations de biens à échanger sont fixes, la plupart de ces biens seront rares. Dans le modèle avec production, ce sont les dotations en ressources qui sont fixes. Ainsi l'économie néoclassique, telle qu'elle se définit elle-même, par Robbins par exemple, est la science de l'allocation optimale des ressources rares. Que l'on soit en économie d'échange pur ou en équilibre temporaire avec production, la question abordée reste toujours celle-là. Les prix néoclassiques sont toujours des indices de rareté, résultat de la confrontation d'une offre et d'une demande. Dans la version générale, le prix d'une ressource et sa quantité donnée ne sont pas nécessairement inversement reliés. Mais dans les modèles d'équilibre partiel, ou dans les modèles macroéconomiques, il le sont. Les deux branches des ciseaux de Marshall sont supposées être indépendantes l'une de l'autre. Le prix est alors un véritable indice de la rareté physique d'un input ou d'une ressource.

Par la définition même de son champ d'application, l'économie néoclassique précise l'origine de son noyau. Les dotations sont données parce qu'elles sont censées être rares. Une ressource qui ne serait pas pleinement employée constituerait une anomalie. Toute décision comporte donc un coût d'option, tout accroissement requiert un sacrifice. L'abstinence est une nécessité. On retrouve là des thèmes traditionnels de l'économie néoclassique. Celle-ci s'est axée vers l'étude de l'optimisation sous contrainte, à chaque moment du temps. Que peut-on faire avec

ce dont on dispose aujourd'hui, ou avec ce que l'on aura demain? En ce sens, la théorie néoclassique est statique, puisque les questions portent essentiellement sur l'allocation de ressources données. Nonobstant l'intérêt de ces questions, peut-être vaudrait-il mieux s'interroger sur le comment du progrès technique ou de l'accroissement de la production. Evidemment, si l'on postule toujours le plein emploi des ressources existantes, l'allocation paraît alors plus importante que la production ou l'accroissement des taux d'utilisation, plus importante que la genèse d'un surplus ou d'un accroissement du produit national.

Mais nous commençons maintenant à déborder sur les prérogatives de l'économie post-keynésienne. Notons simplement pour l'instant que le programme néoclassique favorise une approche méthodologique instrumentaliste; qu'il est fondé sur l'individualisme, où les agents sont indifférenciés, et le subjectivisme, où la valeur se trouve dans l'esprit des consommateurs; qu'il se définit par la recherche d'une allocation optimale des dotations fixées en un point du temps; qu'il repose sur les notions d'échange, de rareté, de désutilité et de sacrifice, les facteurs travail et capital étant traités symétriquement. Ces caractéristiques constituent peut-être le véritable 'noyau dur' du programme de recherche néoclassique. Voilà les hypothèses métaphysiques qu'on ne saurait mettre en cause.

3. La caractérisation du programme post-keynésien

(a) Essais de synthèse antérieurs

Ainsi qu'il a déjà été souligné dans la partie introductive, établir le noyau de l'école de pensée post-keynésienne est une entreprise beaucoup plus délicate que son équivalent néoclassique. Nous disposons cependant d'un point de départ, en ce sens que le noyau post-keynésien devrait se construire en partie par opposition à la vision néoclassique. Ainsi, les rédacteurs et créateurs du Journal of Post Keynesian Economics, S. Weintraub

(le père de R.E. Weintraub) et P. Davidson (1978), dans leur message introductif, présentent leur revue comme un outil de contestation de l'orthodoxie. Leur démarche est fondée sur une espèce d'anti-noyau, constitué de règles à suivre surtout négatives. Ils rejettent les modèles qui:

- (i) postulent le plein emploi;
- (ii) postulent la certitude parfaite;
- (iii) ignorent le secteur public;
- (iv) étudient seulement les états stationnaires de long terme;
- (v) prétendent que l'épargne détermine l'investissement;
- (vi) ignorent le temps pris par les processus économiques;
- (vii) ignorent les contrats;
- (viii) cherchent à intégrer Keynes à Walras.

Ceci conduit un observateur extérieur, tel que Arjo Klammer (1984:6), à écrire que ce qui unit les post-keynésiens c'est leur rejet de l'économie néoclassique, et leur croyance que le paradigme dominant est en période de crise. Evidemment, il serait possible de transformer au moins une partie des règles négatives établies par Davidson et S. Weintraub en règles positives. C'est un peu la démarche que nous adoptons en décidant de décrire le noyau néoclassique en préliminaire à l'identification du noyau post-keynésien. Cependant, avant de procéder à cet exercice, voyons quelles sont les caractéristiques fondamentales mises de l'avant par certains post-keynésiens intéressés à la question du noyau.

Eichner et Kregel (1975:1309), selon lesquels l'école post-keynésienne constitue un nouveau paradigme, présentent un tableau comparatif, où ils identifient cinq principaux aspects de l'approche post-keynésienne, commentés récemment par G. Dostaler (1989:82-86).

- (i) La méthodologie: elle est réaliste; l'économie doit expliquer l'univers comme il est, plutôt que décrire ce à quoi il devrait ressembler pour être optimal.
- (ii) L'équilibre: la seule condition générale requise est qu'au niveau agrégé les dépenses discrétionnaires égalent les revenus discrétionnaires (l'investissement égale l'épargne). Chaque marché n'a pas à se vider.
- (iii) L'information: elle repose sur le passé, le futur étant incertain, comme Keynes le soutient.
- (iv) Les fondements microéconomiques: la concurrence s'exprime surtout autour des fonds nécessaires par l'expansion; la concurrence post-keynésienne ne requiert pas de luttes de prix, ni la multiplicité des agents.
- (v) La répartition: elle dépend de facteurs institutionnels et du taux de croissance de l'économie; elle ne dépend pas de la rareté relative des inputs.
- (vi) La dynamique: les post-keynésiens s'intéressent à une économie de croissance et à ses mouvements cycliques, et non à l'équilibre stationnaire.

L'article d'Eichner et Kregel est à mon avis une contribution fondamentale pour qui veut identifier le noyau post-keynésien. Ces auteurs, en effet, se situent à la confluence des courants keynésien, fondamentaliste, cambridgien et néo-ricardien. On y retrouve, sous une forme compatible pour tous, plusieurs des thèmes qui préoccupent les différents courants post-keynésiens. Ceci n'est pas pour nous surprendre puisque l'ambition d'Eichner (1988) était de bâtir un pont entre les sraffiens et l'approche plus réaliste des empiristes keynésiens ou kaleckiens. Kregel (1975:xv) lui, veut 'reconstruire' l'économie politique en associant la théorie de la demande effective de Keynes, située dans la courte période et en économie monétaire, aux préoccupations des auteurs classiques, centrées sur la répartition du revenu et l'accumulation dans la longue période. Ce dernier objectif est particulièrement visible au point (vi), axé sur l'évolution et le changement, comme le voulaient les classiques,

plutôt que sur l'équilibre statique. Mais il en va de même au point (v), axé sur la répartition des grandes classes de revenus, dont l'explication rejette la théorie de la productivité marginale agrégée, en accord avec les conclusions tirées de la controverse des deux Cambridge. Le point (iv) identifie la concurrence telle que définie par les classiques, axée autour de l'égalisation du taux de profit et l'allocation des fonds financiers comme l'a expliqué Eatwell (1982).

Les aspects plus proprement keynésiens se retrouvent aux points (i), (ii) et (iii). Naturellement, il y a l'incertitude keynésienne, laquelle empêche l'optimisation dans son sens habituel. Elba Brown (1981:117), dans sa présentation du noyau du programme de recherche post-keynésien, a explicité la place de l'incertitude: (α) l'incertitude existe; (β) à une situation donnée peuvent souvent correspondre plusieurs situations d'équilibre; (γ) les agents préfèrent la meilleure des alternatives possibles; (δ) les agents se comportent de façon logique, compte tenu de l'incertitude environnante.

Le point (ii) de Kregel et Eichner se réfère à la théorie de la demande effective, théorie prônée par Keynes dans la Théorie générale, et acceptée par les néo-ricardiens pour déterminer les quantités. De par cette approche, les marchés perdent leur importance, leur équilibre n'est plus nécessaire, et la sous-utilisation de la capacité ou de la main-d'oeuvre peut apparaître. Pour ce qui est de la méthodologie, le réalisme est le reflet de certaines idées de Keynes: "Economics is the science of thinking in terms of models joined to the art of choosing models which are relevant to the contemporary world" (Keynes 1973:276). Les modèles utilisés doivent avoir une certaine pertinence vis-à-vis le monde observé. D'autre part, la façon dont Keynes conçoit la construction de ces modèles n'est pas sans ressembler à l'approche néo-ricardienne. Keynes ajoute que : "The object of a model is to segregate the semi-permanent or relatively constant factors,

from those which are transitory or fluctuating so as to develop a logical way of thinking about the latter..." (1973:296-7).

Dans une autre partie de leur article, Eichner et Kregel (1975:1300) soulignent une caractéristique importante supplémentaire du programme post-keynésien, celle qui rappelle que le monde est une économie monétaire de production. Ceci apparaît clairement comme pouvant être en contradiction avec l'analyse néo-ricardienne, d'où la monnaie est absente. Mais Eichner et Kregel prennent soin de souligner que l'économie peut être observée sous deux angles: l'aspect réel, du côté production de la comptabilité nationale; l'aspect flux monétaire, du côté des revenus. Tout comme pour la notion d'incertitude, il nous faudra étudier plus à fond la place de la monnaie dans une analyse post-keynésienne incluant keynésiens fondamentalistes et néo-ricardiens.

Dans la tradition d'Eichner et Kregel, on peut relever la présentation d'Henry et Seccareccia (1982). Ceux-ci tentent d'identifier les éléments communs aux deux grands courants post-keynésiens. Leur conclusion, un peu restrictive tout de même, c'est qu'il n'existe qu'un thème commun fondamental: "S'intéresser à l'analyse d'une économie de production dans son ensemble" (1982:6). Voilà une affirmation soutenue par de nombreux post-keynésiens, en particulier Pasinetti (1981:24) et Gram et Walsh (1980), ainsi que nous l'avons déjà relevé dans notre étude de l'école néoclassique. Henry et Seccareccia spécifient de plus, avec raison, que c'est l'ensemble de l'économie de production qu'il faut étudier. Ainsi, ils sont contraints d'expliquer ce que nombre de post-keynésiens entendent par économie de production. Il s'agit d'une économie où les inputs sont eux-mêmes produits et qui aura une capacité à se reproduire et à évoluer à travers le temps. Ainsi l'emphase porte sur la circularité (plutôt que la linéarité) du processus productif, sur la reproduction et l'expansion, et le surplus qui sera disponible.

Dans le même recueil, Henry (1982:40-58) est revenu sur le programme de recherche post-keynésien et la possibilité d'intégrer fondamentalistes et néo-ricardiens. Selon lui, il existe trois traits fondamentaux au programme post-keynésien. Pour lui, l'analyse doit porter sur les changements plutôt que les comparaisons. Les états de croissance équilibrée devraient être, s'ils sont nécessaires, le point d'arrivée, plutôt que les points de départ de l'analyse. On retrouve là la notion de temps historique (par opposition au temps logique), longtemps prônée par Joan Robinson. Cette caractéristique historique est cependant assez peu compatible avec la méthodologie prônée par P. Garegnani (1976), et défendue même par Kregel (1976). En fait, ce que décrit ici Henry ce n'est pas tant ce que font les post-keynésiens que ce qu'ils devraient faire. Cependant, pour Henry comme pour Garegnani, une fois les quantités d'output connues, il est possible, sous certaines conditions, d'établir le système de prix permettant la reproduction. Dans ces deux approches, les prix de production dépendent des quantités; les quantités ne dépendent pas des prix.

De cette analyse axée sur le changement, on pense à la traverse de Hicks mais sans qu'elle soit restreinte nécessairement à des situations de plein emploi, Henry en déduit que seul le temps est irrémédiablement rare, puisque irréversible. Tout le reste peut être produit ou reproduit. Il suffit d'investir. La troisième caractéristique de l'analyse post-keynésienne serait alors la relation causale entre investissement et épargne. L'investissement dans la capacité est une quantité qui "détermine l'épargne au niveau du système dans son ensemble" (1982:42). C'était aussi la conviction profonde de Robinson (1962:83) et Kaldor (1966:311). Une vision systemique de la production, selon Henry, conduit à ce résultat.

Ce bref aperçu des noyaux identifiés par divers auteurs nous fait bien voir quelques convergences, mais aussi quelques tensions entre les diverses approches. Avant de passer au point de vue

plus spécifiquement néo-ricardiens, je voudrais présenter, sans trop les commenter les huit propositions du noyau post-keynésien, selon Nancy Wulwick (1987:853). Ce noyau est censé s'appliquer aussi bien à Davidson qu'à Garegnani:

- "1. Le système économique est composé d'un ensemble d'institutions.
2. Les grandes corporations sont les agents économiques dominants.
3. L'économie croît sans limites dans le terme long.
4. La répartition du revenu est d'une importance capitale.
5. Les agents prennent leurs décisions par rapport à un futur incertain.
6. Les décisions sont de nature monétaire.
7. L'économie monétaire engendre chômage et inflation.
8. Un gouvernement démocratique devrait intervenir aux niveaux micro- et macro-économiques."

Wulwick propose aussi des règles de conduite négatives, telles que le rejet de la synthèse néoclassique, et des règles positives, dont on peut relever les deux suivantes. Il faut analyser les processus de déséquilibre et il faut intégrer l'analyse de la valeur, de la répartition et de la croissance. La première règle ressemble à la première caractéristique de Henry. La seconde s'applique sûrement aux travaux des plus 'intégrateurs' des post-keynésiens, ceux de Pasinetti et Eichner. Pour en revenir au noyau de Wulwick, notons que ses éléments constituent des fondements particulièrement 'réalistes', axés sur la politique économique. Les néo-ricardiens seraient peut-être indécis quant aux éléments 5 et 6. Beaucoup de néoclassiques de la synthèse endosseraient peut-être un tel programme.

(b) Les spécificités de l'approche néo-ricardienne

Venons-en maintenant aux caractéristiques fondamentales, telles que définies par les néo-ricardiens eux-mêmes. Nous avons

déjà vu que des néo-ricardiens éclectiques, tel que Steedman (1983), Pasinetti (1981:7) et Rymes (1971), mettent l'emphase sur la notion d'économie de production. Pour ces trois auteurs, il est capital de se rappeler que les biens sont reproductibles. Les machines sont elles-mêmes produites par des machines. Ceci entraîne une récursivité du processus productif, contrairement au modèle néoclassique qui lui serait linéaire. De là l'appellation d'analyse systémique, proposée notamment par Eichner (1988:18). De plus, et ceci est particulièrement souligné par Pasinetti (1981:8), le fait que les biens de production soient reproductibles implique qu'ils ne puissent être que temporairement rares. Mais qu'y a-t-il de fondamental pour un néo-ricardien?

Une clé nous est offerte par la nouvelle appellation que se sont donnés les sraffiens. Ceux-ci se réfèrent continuellement à l'approche du surplus, comme nous l'indique le sous-titre de leur revue Studies in the Surplus Approach. Mais comme nous le rappelle Lichtenstein (1983), l'approche par le surplus n'est pas exclusivement sraffienne. C'était aussi l'approche des physiocrates et de Marx. Les néoclassiques considèrent même un surplus psychologique et subjectif, par exemple, le surplus du consommateur. A la limite, les analyses de Kalecki ou de Kaldor, qui établissent la masse des profits ou qui cherchent à l'expliquer, sont aussi des approches objectives du surplus (Wray 1988). Puisque le surplus s'établit dans la production (mais sa réalisation dans la demande effective), on voit bien que les notions de surplus et d'économie de production sont intimement liées. Ces notions sont développées en parallèle par des auteurs comme Bharadwaj (1978) et Gram et Walsh (1980).

Ce sont pourtant Eatwell et Milgate (1983:7-17), développant en cela les travaux des années soixante de Garegnani, qui ont le plus clairement possible exprimé les fondements d'une analyse néo-ricardienne. Eatwell et Milgate rejettent à la fois les théories néoclassiques de la valeur agrégée et d'équilibre général, la première pour ses déficiences logiques, la seconde

parce qu'elle ne décrirait pas un système capitaliste. La théorie néoclassique agrégée succombe à la critique de Cambridge, tandis que la théorie d'équilibre général, laquelle n'exige pas de capital valorisé, ne parvient à aucun résultat assuré. A chaque fois que les néoclassiques voudraient dire quelque chose de concret, ils reviendraient à la version agrégée. Eatwell et Milgate rappellent que les théories néoclassiques de la valeur et de l'output sont interdépendantes, à cause de leur utilisation des fonctions d'offre et de demande. Les théories de l'emploi et de l'output néoclassiques sont donc sujettes aux mêmes déficiences que les théories de la valeur (cf. Steedman 1985). Eatwell et Milgate concluent donc qu'une alternative à la théorie néoclassique doit être capable de séparer la question de la détermination des quantités de celle des prix. Plus précisément l'output ne doit pas dépendre des prix. Les fondements d'une analyse alternative sont donc les prix de production, dont le taux de profit serait uniforme, et la théorie de la demande effective, dont on aurait extirpé les mécanismes néoclassiques de prix et où les ajustements se feraient par les quantités.

La méthode proposée par Eatwell et Milgate (1983:12) n'est pas sans ressembler celle de Keynes: il s'agit d'identifier les forces permanentes et systématiques qui régulent l'économie capitaliste. Ils n'identifient pas vraiment ces forces, mais on peut supposer qu'il s'agit de la tendance à l'uniformisation du taux de profit, et la gravitation des prix de marchés vers les prix de production, sur lesquels ils mettent beaucoup d'emphasis. Pour les néo-ricardiens, il semble exister une espèce de hiérarchie des théories non-orthodoxes, de même que la théorie d'équilibre général chapeautait les théories agrégées et d'équilibre partiel. Ainsi, les forces systématiques permettraient d'établir les prix de production, à quantités données. Une autre partie de la théorie permettrait d'établir l'investissement normal et l'output normal, à partir desquels on calculerait ces prix de production. Dans une étape ultérieure, les théories de la valeur et de l'output pourraient être emboîtées l'une à l'autre, mais

par l'intermédiaire d'une théorie de l'accumulation. Ainsi, il pourrait fort bien exister une relation entre le niveau d'investissement et le taux de profit (Eatwell 1983:125).

Un problème qui apparaît redoutable aux néo-ricardiens est cette théorie de l'accumulation. Pour qui a été intellectuellement nourri par une suite de modèles de croissance, l'obstination des plus purs des néo-ricardiens à vouloir distinguer les prix de gravitation des modèles de croissance équilibrée semble incompréhensible. Eatwell et Milgate reconnaissent cependant que le taux d'accumulation pourrait dépendre du taux de croissance de la demande ou des taux de progrès technique (1983:14). Ceci est-il en contradiction avec une affirmation de Garegnani (1979:81), empruntée à Sraffa, selon laquelle le taux d'intérêt monétaire déterminerait le taux de profit réel? Une chose est certaine, Eatwell (1983:126) et les siens rejettent assurément l'idée que le taux d'investissement puisse être une fonction simple du taux d'intérêt.

Il est maintenant temps d'introduire la question de la monnaie chez les néo-ricardiens. La monnaie n'est qu'une des nombreuses caractéristiques sur lesquelles il semble pouvoir exister un énorme gouffre entre les différents courants post-keynésiens. Cet écart entre approches du même (?) programme est présenté en termes très durs par Magnani (1983). Trois concepts vont être discutés ici: le court terme, la monnaie, l'incertitude (et les anticipations). Dans tous les cas, on conclura qu'une réconciliation entre les idées prônées par les fondamentalistes keynésiens et les néo-ricardiens n'est pas impossible, même si les divergences entre personnalités semblent irréconciliables.

Pour ce qui est du court terme, par exemple, Eatwell et Milgate (1983:12) indiquent bien clairement que l'analyse dite de long terme n'est pas la seule à être légitime. Il est vrai que plus loin ils précisent que "la théorie économique devrait être

confinée aux phénomènes qui peuvent être analysés", mais ceci n'est guère éclairant. En ce sens, néo-ricardiens et nouveaux classiques convergent en accordant une attention particulière aux positions de longue période. Par contre, Garegnani (1983:74) n'hésite pas à écrire que l'analyse de court terme, celle de Keynes convenablement révisée, existe déjà, et qu'il ne s'y objecte pas.

Garegnani est tout aussi ouvert pour ce qui est du rôle de la monnaie. Comme Kregel, il reconnaît que la monnaie permet à l'investissement d'être indépendant des niveaux de production antérieurs. Eatwell (1983:106-7) renchérit sur ce point. La signification de l'économie monétaire de production de Keynes, en particulier ses notions de crédit et de finance, serait de permettre à l'investissement d'être indépendant du revenu et de l'épargne préalables. Garegnani va même jusqu'à reconnaître que la monnaie puisse influencer des phénomènes réels, comme le taux de profit et même le taux d'accumulation (1983:78). Ceci fait penser à la présentation de Joan Robinson (1962:43), laquelle inclut les conditions financières dans les esprits animaux déterminant la propension à accumuler.

Il faut cependant reconnaître que le mécanisme envisagé par les néo-ricardiens est sans doute différent de celui imaginé par les autres post-keynésiens. Ainsi, si Pivetti (1985) semble accepter le principe de la monnaie endogène, il perçoit le taux d'intérêt (permanent) comme un coût explicatif de la marge de profit entre coût en salaire et prix, et c'est par cet effet de répartition que le taux d'intérêt affecterait la demande effective et le taux d'accumulation. Pour ce qui est de la détermination du taux de l'intérêt normal, il me semble que les plus fondamentalistes des keynésiens (Shackle) et les plus purs des néo-ricardiens (Panico 1988) sont d'accord sur ce point. Le taux d'intérêt normal est le résultat d'une convention qui procède de raisons historiques, de l'environnement, et de la banque centrale et des intérêts rentiers qui y sont associés.

Ce que les néo-ricardiens refusent de reconnaître c'est que la préférence pour la liquidité puisse être la cause d'une situation de sous-emploi à long terme. Pour Eatwell et Milgate (1983:5-7), par exemple, la trappe à liquidité est une forme d'imperfection qui a un certain réalisme, mais qui ne peut pas constituer une objection adéquate à la théorie néoclassique. La rigidité du taux d'intérêt, ou du taux de salaire (réel ou nominal), ne peut expliquer le chômage de longue période. De façon générale, tout apport réaliste devrait être intégré à une théorie alternative à la théorie néoclassique. Mais il faut tout d'abord en extirper l'approche fonctionnelle en termes d'offre et de demande. Pour ce qui est de l'incertitude et des anticipations, les néo-ricardiens craignent d'ailleurs que ces deux notions soient traitées comme des imperfections. D'où leur dédain apparent pour les keynésiens fondamentalistes qui s'appuient sur ces concepts pour s'opposer à la théorie néoclassique.

Par contre, aussitôt que la nécessité d'une théorie correcte de longue période est admise, et qu'il est reconnu que la théorie néoclassique ne saurait être adéquate (suite aux controverses de Cambridge), les néo-ricardiens soulignent l'importance de l'incertitude, laquelle, avec les conventions, moule l'environnement dans lequel s'exercent les forces permanentes de la production et de l'accumulation (Eatwell 1983:127). Une économie de marché opère de façon systématique dans un monde d'incertitude. De même, dans une théorie du court terme, les anticipations, réalisées ou non, peuvent jouer un rôle. Pasinetti (1981:233) réussit d'ailleurs, avec assez de succès, à suggérer le rôle que peut jouer un environnement incertain dans une théorie du court terme construite à partir d'une théorie de longue période. Ce que les néo-ricardiens tiennent à éviter, c'est une théorie dénuée d'objectivisme, une théorie anarchique où le subjectivisme, déjà maître chez les néoclassiques, reprendrait le dessus à cause des prévisions et de l'incertitude, comme il le fait d'ailleurs chez Shackle, qui est à la fois fondamentaliste keynésien et néo-autrichien.⁷

La vision des néo-ricardiens n'est pas sans rappeler celle d'Elba Brown, évoquée plus haut. Lui aussi intègre l'incertitude à l'environnement économique dans lequel doivent se prendre les décisions. Eatwell/Milgate et Brown se refusent à construire des théories ne donnant qu'une seule issue possible ('single-exist models', comme dénigrées par Latsis (1976:19)). Ce refus constituait la seconde caractéristique du noyau post-keynésien défini par Brown. Chez les néo-ricardiens, ceci se reflète par leur refus à généraliser une fonction d'investissement ou une fonction d'accumulation. Pour Brown, à chaque nouvelle situation historique peut correspondre plusieurs formes de réaction différentes. Pour Eatwell et Milgate, chaque économie pourrait réagir différemment à une même situation historique. Fondamentalistes et néo-ricardiens ne diffèrent que sur les causes essentielles de ces issues multiples. Les néo-ricardiens y voient d'abord l'illogisme de l'approche néoclassique en termes réels. Les fundamentalistes perçoivent plutôt l'incertitude et la monétisation de la production. L'optimisation néoclassique ne pourrait s'y poursuivre. En cela, ils peuvent s'appuyer sur les déclarations d'un défenseur de la théorie néoclassique poussée à son extrême. Ainsi, Robert Lucas affirme: "Dans des situations de risque, l'hypothèse du comportement rationnel de la part des agents aura un contenu utilisable, si bien que le comportement peut-être expliqué en termes économiques... Dans les cas d'incertitudes, le raisonnement économique n'est d'aucune valeur" (1981:224). On présume que le raisonnement économique auquel se réfère Lucas est exclusivement celui de l'approche néoclassique.

J'espère avoir ainsi montré qu'il est possible de réconcilier, dans une mesure raisonnable, néo-ricardiens et fundamentalistes sur les sujets de l'incertitude et de la monnaie. Pour ce qui est de la courte période, nous avons vu que les néo-ricardiens ne s'opposent pas à une théorie keynésienne convenablement modifiée. Mais quelle est la légitimité de la théorie dite de longue période pour un fundamentaliste keynésien? Nous avons déjà relevé que Davidson et S. Weintraub associent

l'étude des états 'stationnaires' à l'approche néoclassique, tandis que Joan Robinson, comme Keynes, a souvent exprimé son scepticisme dans ses derniers écrits face à l'analyse de longue période. Les néo-ricardiens plaident non-coupables et prétendent que leurs positions de longue période ne sont pas des états de croissance quasi-stationnaires néoclassiques (Bharadwaj 1983:24). Ils prétendent aussi que les positions de longue période qu'ils définissent sont les états vers lesquels tendent les économies capitalistes, invoquant le phénomène de la gravitation. Celui-ci serait un mécanisme, fondé sur les forces persistentes du capitalisme tendant à l'égalisation des taux de profit, assurant la tendance des prix de marché à égaler les prix de production. Comme le fait remarquer Arena (1987), lui-même un spécialiste des questions reliées à la gravitation, tout ceci n'apparaît pas convaincant, Steedman (1984) ayant démontré qu'à un taux de profit sectoriel insuffisant pouvait correspondre un prix de marché supérieur aux prix de production.

Pour préserver l'apport des prix dits de longue période, une autre stratégie est donc nécessaire. Cette stratégie a l'avantage d'amplifier le rôle des prix de longue période, tout en créant une correspondance entre analyses de courte et de longue période. Dans cette optique, depuis peu mise de l'avant par un assez grand nombre d'économistes post-keynésiens, les prix de marché sont les prix de production (Lavoie 1987:111). Il n'y a plus de problème de gravitation. Les entreprises, dont on suppose que les plus importantes dans chaque secteur sont de type oligopolistique, administrent les prix, les fixant en tenant compte du taux d'utilisation normal de la capacité. Les désajustements entre la demande et l'offre se résolvent par des modifications du taux d'utilisation réalisé de la capacité et non pas des variations de prix. C'est l'interprétation prônée par Semmler (1982:49) et Schefold (1985).

L'assimilation des prix administrés à des prix de production permet une double réussite. D'une part, les prix de production

qui, au premier abord pouvait apparaître comme une construction irréaliste et abstraite, se voient ainsi attribuer une grande dose d'empirisme. D'autre part, les théories du 'cost-plus' ou du 'mark-up' de Hall et Hitch, Andrews ou Kalecki, lesquelles étaient toujours dénigrées pour leur absence de fondement aussi valables que le marginalisme, se voient ainsi reconnaître une grande rigueur et une légitimité scientifique.⁸ Les prix de production deviennent ainsi des prix idéaux, qui seraient exactement réalisés si les diverses frictions (informations inexactes, déséquilibres passés, prix non-unique, taux de profit différenciés, faillites, structure de dettes, etc.) d'une véritable économie n'existaient pas. Les théories du 'mark-up' et du 'cost-plus' ont d'ailleurs un équivalent différent au niveau des prix de production (Lee, 1985). Aux premières correspondront les prix classiques de production, où le taux de profit est uniforme. Aux secondes on associera davantage des prix de production que j'appellerai post-classiques, où le taux de profit de chaque industrie est proportionnel au taux de croissance de l'industrie en question (Eichner 1988:ch.6; Clifton 1983:30; Pasinetti 1988). Quel que soit le type de prix de production, leur intégration aux prix administrés des grandes sociétés dominant leur industrie m'apparaît une stratégie de synthèse pleine de promesses (cf. Arena (1987:228)).

(c) Noyaux et heuristique

La question qui suit est alors celle de la relation scientifique hiérarchique entre théories de longue période et celles de courte période. Dans notre revue du programme de recherche néoclassique, l'équilibre général était placé au-dessus des théories agrégées et d'équilibre partiel. Ces théories étaient considérées comme des constructions simplifiées de l'équilibre général. Une autre vision eut cependant été possible. Hausman (1981:108), par exemple, considère que la théorie agrégée (que les néo-ricardiens appelleraient de longue période) des néoclassiques est la constituante centrale de l'approche

néoclassique, tandis que la théorie d'équilibre générale néo-walrasienne n'en est qu'une variante plus sophistiquée, qui a eu pour objectif de répondre à des problèmes insolubles pour la version agrégée. Ce serait certainement aussi la perception de Garegnani et de ses continuateurs. Peut-on établir des relations hiérarchiques similaires entre les diverses approches prônées par les post-keynésiens? Voilà une question difficile, mais qu'il est essentiel de traiter si l'on veut établir le noyau et éventuellement le demi-noyau du programme post-keynésien, ainsi que son heuristique.

Avant de répondre adéquatement, il est nécessaire de procéder à quelques commentaires supplémentaires. D'abord, il faut reconnaître que par symétrie, et pour des fins de comparaison, il eût été préférable d'établir un noyau pour la théorie multisectorielle de longue période, en assimilant la courte période keynésienne (les théories agrégées et partielles) à un demi-noyau. Cette présentation est parfois tentante. On a déjà affirmé que les prix administrés de la théorie post-keynésienne partielle étaient une version simplifiée des prix de production de l'approche systémique, lesquels rendent compte des complexités des structures productives. Un autre exemple d'une classification hiérarchique serait la démonstration par Kurz (1985), qu'un investissement plus élevé n'implique pas nécessairement un emploi plus grand, résultat qui paraîtrait aberrant avec un modèle unisectoriel. Ainsi, l'on pourrait supposer que les modèles multisectoriels néo-ricardiens jouent un rôle symétrique à celui des modèles walrasiens néoclassiques, par leur incitation à la méfiance vis-à-vis des conclusions hâtives ou trop simples. Ainsi peut-être serait-il possible, sinon approprié, d'établir une relation hiérarchique entre théories de courte et de longue période et de s'en servir pour identifier les noyaux et les heuristiques du programme post-keynésien. A ce stade-ci de ma recherche, cependant, c'est une démarche dans laquelle je ne peux m'engager.

Par conséquent, dans ce qui suit je vais donc établir un noyau unique. Ceci est en quelque sorte la conséquence de mes efforts pour synthétiser ces courants fondamentalistes et néo-ricardiens. Les noyaux et règles que je vais définir répondent donc à un choix: celui de construire un programme de recherche qui rende possible la synthèse entre court terme et long terme. De plus, ainsi que je l'ai déjà souligné, la description du noyau dur d'un programme dépend passablement du niveau d'abstraction auquel on veut bien se situer. Par exemple, si je me situais à un niveau plus philosophique ou méthodologique, je dirais que le noyau du programme post-keynésien intègre les items suivants:

- (i) L'économie est un art et une science: ce qui importe c'est d'identifier les caractéristiques pertinentes et de savoir distinguer les éléments persistents des éléments transitoires.
- (ii) La méthodologie est celle du réalisme: les hypothèses doivent avoir un contenu empirique, même si l'on sait que la réalité est complexe et composée de plusieurs facettes, et que les faits ne peuvent être regroupés objectivement.
- (iii) La théorie économique doit pouvoir donner des résultats objectifs: les valeurs doivent pouvoir reposer sur des paramètres qu'on peut physiquement mesurer, et non sur des variables métaphysiques.
- (iv) A partir de ces paramètres objectifs, la théorie économique doit pouvoir montrer que l'environnement peut conduire à de multiples décisions. Il existe plusieurs issues ou solutions au problèmes économiques.

Il pourrait sembler qu'il existe une certaine contradiction entre l'item (iv) et (iii). D'un côté, on voudrait un certain objectivisme et de l'autre on désire un pluralisme d'options. On peut cependant considérer que certaines questions, telles celles de la valeur d'une marchandise, réclament une réponse univoque,

parce qu'elles dépendent de forces systémiques et systématiques. Tandis que d'autres questions, telles que le taux d'accumulation désiré, le progrès technologique, l'inflation, la répartition du surplus, parce qu'elles dépendent des décisions effectives d'individus libres de leurs choix, exigent une multiplicité de possibilités. D'autre part, si une analogie avec la biologie moderne est permise, la structure d'un processus peut grandement être modifiée lorsque certains seuils de bifurcation sont atteints. Des modèles qui incorporeraient de telles possibilités seraient grandement désirables. On passe là à l'heuristique du programme. Aux quatre éléments du noyau ci-dessus énoncé, correspondent naturellement quatre règles de comportement pour l'économiste post-keynésien.

Ceci est particulièrement évident pour les items (i) et (ii). A partir du moment où la construction axiomatique est rejetée à l'arrière-plan, remplacée par des hypothèses dont la validité repose sur leur pertinence et leur réalisme, il importe d'établir des modèles à partir des caractéristiques les plus représentatives des économies contemporaines et d'étudier le comportement effectif des agents ou des groupes qui composent ces économies. Il faut donc étudier la sociologie des groupes, la psychologie des individus, le fonctionnement des entreprises, car il n'est plus possible de postuler une fonction d'utilité, un égoïsme total, la maximisation aveugle du profit. Il faut aussi étudier les technologies de production, les relations entre travailleurs et employeurs, le comportement des banques et de l'Etat. Au noyau méthodologique que je viens de présenter, ou pourrait donc adjoindre les quatre règles suivantes:

- (i) Construire des modèles dont les hypothèses sont réalistes.
- (ii) Construire des modèles qui répondent aux questions d'ordre macroéconomique, en distinguant bien ces effets permanents des effets transitoires.

- (iii) Construire des modèles évolutifs ou qui permettent une évolution.
- (iv) Utiliser les enseignements tirés des autres sciences sociales, et analyser le comportement effectif des agents face à leur environnement institutionnel.

En suivant ces règles, les post-keynésiens sont incités à s'associer à plusieurs autres écoles d'économie, préoccupées elles aussi par certaines caractéristiques réalistes de l'économie. On pense aux institutionnalistes et à leur Journal of Economic Issues, aux néo-radicaux et aux conséquences des luttes sociales, aux structuralistes à la L. Taylor (1983), à l'école de Carnegie avec à sa tête Herbert Simon et sa notion de rationalité procédurale. Cette association ne peut que renforcer l'approche post-keynésienne. Toutes ces écoles en effet récusent le noyau néoclassique parce qu'il ne leur semble pas correspondre aux données empiriques quant à la réalité (pour l'école de Carnegie, voir Cyert et Pottinger, 1979). Bien évidemment, la réalité diffère selon l'observateur et les a priori de celui-ci. Voilà pourquoi la science économique est un art. Comme le rappelle Taylor (1983:32) par exemple, si les économistes néoclassiques postulent souvent le plein emploi, c'est sans doute parce que cette condition leur semble approximer la réalité historique. Il doit cependant exister des limites à ce qui peut être raisonnablement perçu comme étant réaliste, soit parce que les conditions postulées ne sont jamais ou rarement observées, présumées exister qu'en superposant un ensemble arbitraire d'hypothèses auxiliaires. Le réalisme d'une hypothèse dépendra ainsi de la fréquence de son observation, ainsi que de l'étendue de son champ d'application. Pour donner un exemple, les économistes post-keynésiens supposent généralement que les économies capitalistes avancées sont caractérisées par des capacités excédentaires et une réserve de main d'oeuvre, des coûts marginaux constants, une structure oligopolistique. Les économistes structuralistes (Taylor 1983:13) considèrent que ces caractéristiques s'appliquent particulièrement bien aux économies des pays en voie de développement. Que

reste-il, alors, pour justifier l'existence du modèle néoclassique, si l'on ajoute à cela que les études sur la rationalité du comportement humain ne semble que rarement corroborer le principe de la maximisation sous contrainte, en particulier celle de l'utilité espérée?

Pour revenir aux règles établies ci-haut, je dirais qu'en suivant ces règles les post-keynésiens sont conduits à établir ce que j'appellerais un noyau théorique. Celui-ci constitue en quelque sorte la réponse aux exigences du noyau méthodologique. Le noyau théorique établit les questions, les thèmes ou les propriétés de l'économie capitaliste moderne qui sont jugés importants. Ce noyau théorique qui est, nul n'en doute, difficile de déterminer de façon univoque, serait le suivant:

- (i) Il existe des institutions, des groupes, des classes sociales qui influencent le comportement des agents ou la structure de l'économie.
- (ii) Les agents et les groupes évoluent dans un monde d'incertitude, différente du risque.
- (iii) L'économie est monétisée et fonctionne par le crédit.
- (iv) La plupart des biens sont reproductibles.
- (v) Les ressources sont habituellement sous-utilisées.
- (vi) L'économie n'est généralement pas stationnaire.

Les théories et les modèles post-keynésiens vont donc s'établir en tenant compte de ce noyau théorique. Evidemment, certaines théories ne vont pas, de façon explicite, incorporer tous les éléments de ce noyau théorique. Cependant, la construction de ces modèles ne sera pas incompatible avec les autres éléments du noyau. De même, à la limite, on peut parfaitement concevoir une analyse post-keynésienne qui incorpore l'hypothèse du plein emploi, soit pour fins de comparaison avec la théorie néoclassique, soit pour permettre la fermeture d'un modèle qui serait autrement ouvert, soit pour identifier les conditions requises par le plein emploi.

On peut maintenant adjoindre quelques règles de conduite à ce noyau théorique. Puisque les classes sociales sont jugées pertinentes, il faudra tenir compte de la répartition, et dans une économie monétisée, des intérêts et des rentiers; parce que les biens sont reproductibles, leur prix dépend de leur coût de production, et il faudra considérer la production dans son ensemble pour les établir; parce que les ressources sont sous-utilisées, l'optimisation des ressources rares va passer à l'arrière-plan, et c'est le taux d'utilisation, ou le rythme d'accroissement des ressources qui va devenir primordial. Parce que l'économie est monétaire, elle va dépendre des crédits à l'investissement. Tout ceci est renforcé par l'idée que l'économie n'est pas stationnaire, si bien que la croissance, la traverse ou les cycles vont devenir le principal sujet d'étude. Les règles correspondant au noyau théorique seraient donc les suivantes:

- (i) Etudier la répartition du revenu ou construire des modèles qui dépendent des rapports entre groupes sociaux.
- (ii) Proposer des modèles de comportements qui apparaissent rationnels en situation d'incertitude vraie.
- (iii) Postuler que c'est l'investissement qui engendre l'épargne.
- (iv) Construire des modèles où les prix ne dépendent pas directement de la demande ou des 'lois' du marché.
- (v) Analyser la production prise dans son ensemble.
- (vi) Etudier les effets revenus.
- (vii) Analyser l'accumulation ou l'évolution d'un système et en particulier ses causes.

A chacun des éléments du noyau théorique post-keynésien on pourrait maintenant adjoindre un certain nombre de propositions subsidiaires, lesquelles permettent au programme post-keynésien de se développer concrètement. On pourrait ainsi prétendre que ces propositions subsidiaires constituent la ceinture protectrice du

programme post-keynésien. Certains pourront s'objecter à la classification adoptée et désireront placer dans le noyau théorique ce que j'ai placé dans les propositions subsidiaires, et vice-versa. On pourrait aussi intégrer au noyau les éléments que j'ai préféré inclure dans l'heuristique ou vice versa. A ce stade-ci de l'analyse, la classification utilisée est partiellement arbitraire. Un noyau subsidiaire serait composé des éléments techniques suivants:

1. La complémentarité, plutôt que la substitution, est fondamentale. Ceci implique: (a) des coefficients fixes de production; (b) l'incommensurabilité des besoins des consommateurs; (c) une coopération entre participants.
2. Les coûts sont généralement décroissants à court terme et à long terme (rendements d'échelle croissants).
3. Les processus économiques sont circulaires ou récursifs, plutôt que linéaires. Ainsi, il existe des biens de production fondamentaux et non-fondamentaux, de même qu'il existe des biens de consommation essentiels et non-essentiels.
4. Il existe des hiérarchies, d'agents, de groupes sociaux, de besoins, de décisions; il existe des asymétries, des éléments récursifs, et des causalités.
5. Les ajustements se font par les quantités, plutôt que par les prix.
6. La rationalité est procédurale, selon les conventions, la conformité, la normalité.
7. Les conditions d'équilibre sont macroéconomiques plutôt que microéconomiques.
8. La monnaie s'intègre à l'économie par la production; elle n'est ni un stock ni une ressource rare.

Comme dans la partie consacrée au programme de recherche néoclassique, je constate qu'une idée qui m'apparaît fondamentale n'est pas explicitement présentée dans mes divers noyaux du

programme post-keynésien. En économie néoclassique, le concept de rareté est fondamental. C'est la rareté qui justifie des prix positifs, ceux-ci étant des indices de rareté. En économie post-keynésienne, les prix ne sont pas des indices de rareté; ils dépendent ultimement de la quantité et de l'effort en travail requis. De plus, la rareté est le sujet même de l'économie néoclassique: tout y est rare, car la théorie repose sur des stocks initiaux limités. En économie post-keynésienne, dans sa version de longue période, les stocks d'inputs requis sont toujours supposés s'être adéquatement ajustés. Et même à court terme, où le stock de capital est fixé, son taux d'utilisation reste variable. De plus, l'investissement n'est contraint que par des considérations conventionnelles plutôt que physiques, si ce n'est le temps, même si l'on tient compte des contraintes de la balance commerciale. En ce sens, bien que les néo-ricardiens aient mis beaucoup de poids sur l'étude de la frontière salaire/profit, on pourrait dire que si l'économie néoclassique est le programme de la rareté, l'économie post-keynésienne est le programme de l'abondance. Cette antinomie, entre les deux programmes de recherche, Hayek l'avait d'ailleurs perçue peu de temps après la parution de la Théorie générale de Keynes, ainsi que nous le rappelle A. Parguez (1988:144). La rareté est l'essence de l'économie néoclassique. Proclamer l'inexistence de la rareté c'est nier la théorie orthodoxe dans ses fondements.

A la relecture, je m'aperçois que je n'ai guère discuté lors de l'étude du programme post-keynésien, des notions d'équilibre, d'unicité, de stabilité, d'optimalité qui nous avaient tant préoccupés lors de l'analyse du programme néoclassique, si l'on fait exception de la condition macroéconomique $I=S$. Les causes de ceci peuvent s'associer au noyau méthodologique et à ses heuristiques. Les modèles post-keynésiens ne doivent pas rechercher l'unicité, puisqu'ils peuvent être ouverts; de plus, parce qu'ils reconnaissent l'aspect évolutif des économies, la stabilité d'un modèle, à paramètres donnés, n'est pas une nécessité puisqu'alors on suppose qu'institutions et structures de l'économie (et donc

du modèle) se modifieraient (elles se dissiperaient, selon l'analogie biologique). Pour ce qui est de l'optimalité, concept facile à concevoir dans un cadre statique, il n'a plus guère de sens si, par exemple, des changements structurels pourraient améliorer le taux de progrès technique et donc le niveau de vie per capita.

Conclusion

J'ai tenté d'identifier les caractéristiques fondamentales des économies néoclassique et post-keynésienne. Certains économistes ne se reconnaîtront guère dans la description de leur programme de recherche. Certains trouvent peut-être que l'étiquette qu'ils s'étaient eux-mêmes accolés ne correspond guère aux croyances ou aux règles qui les ont motivé dans leur recherche. Par exemple, les travaux d'input-output à la Leontief, bon exemple d'application empirique, sont tantôt revendiqués par les néo-walrasiens, tantôt par les néo-ricardiens. Il en est probablement ainsi de plusieurs études qui ne font pas appel au marginalisme, ni à la maximisation sous contrainte des ressources. De même, nouveaux keynésiens d'une part et post-keynésiens d'autre part peuvent sans doute réclamer l'héritage de Keynes de façon légitime, les deux groupes poursuivant les situations de sous-emploi ou l'ajustement par les quantités.

Ultimement, il n'a pas été possible de construire des noyaux néoclassique et post-keynésien qui s'opposent point par point. Ce qui semble essentiel à un néoclassique n'est pas nécessairement l'anti-thèse de ce qui apparaît fondamental à un post-keynésien. Pour clore cet essai de synthèse, plutôt que vouloir résumer les principales leçons tirées de l'analyse, je propose la lecture, en annexe, d'un tableau reprenant les divers points de divergence entre l'approche post-keynésienne et l'approche néoclassique 'typique', celle de la grande majorité de ses pratiquants.

Annexe

Programme néoclassique

Programme post-keynésien

Méthodologie

Science, axiomatique
Instrumentalisme
Modèles imaginaires
Forces du marché
Subjectivisme, métaphysique
Individualisme, indifférentiation
des agents
Modèles fermés
Allocation des ressources existantes
Détermination simultanée des prix,
des quantités et de la répartition

Art et science, pertinence
Réalisme des hypothèses
Modèles abstraits
Forces systémiques
Objectivisme, empirisme
Classes, groupes de société,
secteurs économiques
Modèles ouverts
Création de nouveaux produits
Indépendance possible des théories
des prix, des quantités et de la
répartition

Concepts-clés

Limites dues à l'offre
Analyse de l'échange
L'économie résulte des choix
des ménages
L'épargne limite l'investissement

Economie de la rareté et de
l'abstinence
Plein emploi des ressources
Equilibres microéconomiques
Analyse partielle
(e.g., mesure de la productivité
marginale, demande dérivée,
mesure du progrès technique)
Simultanéité, linéarité

Substitution
Analyse statique
Etat stationnaire
Stabilité

Limites dues à la demande perçue
Analyse de la production
L'économie résulte des choix
des entreprises
L'investissement détermine
l'épargne
Economie de l'abondance

Sous-utilisation des ressources
Equilibre macroéconomique
Analyse systémique
(tient compte de l'ensemble des
changements requis, tient compte
des interactions entre secteurs)
Causalité, hiérarchies,
récursivité, circuits
(e.g., relation de Cambridge,
bien de production fondamentaux)
Complémentarité
Analyse dynamique
Evolution, croissance
Instabilité

Choix

Information correcte
Risque ou certitude
Rationalité illimitée
Maximisation de l'utilité

Maximisation du taux de profit
Commensurabilité des désirs
Désirs en un point du temps

Simultanéité des désirs

Information déficiente
Incertitude knightienne
Rationalité procédurale
Satisfaction, convention, normes, conformité
Maximisation du taux de croissance
Besoins irréductibles, hiérarchisés
Evolution des besoins à travers le temps
Biens essentiels et non-essentiels

Production

Effets de substitution
Coefficients variables
Rendements décroissants
Rendements d'échelle constants ou décroissants
Production linéaire
Facteurs indifférenciés

Biens primaires et naturels
Théorie de l'allocation et des prix

Production déterminée par les prix

Effets de revenus
Coefficients fixes
Coûts décroissants
Rendements d'échelle constants ou croissants
Production circulaire
Marchandises fondamentales et non-fondamentales
Biens reproductibles
Théories de l'accumulation et de la répartition
Production déterminée par la demande effective

Monnaie/Finance

Monnaie-stock
Monnaie exogène
Monnaie d'échange
Effets de portefeuille
Echanges financiers

Monnaie-flux
Monnaie endogène
Monnaie-crédit
Effets de revenus
Circuit financier productif

Prix et répartition

Prix = indices de rareté et d'allocation
Prix résultant de l'offre et de la demande
Taux de salaire et de profit égaux à leurs productivités marginales

Idem pour le spectre des taux de salaire
Taux d'intérêt monétaire naturel dépendant de la productivité du capital et de l'abstinence

Prix = coûts directs et indirects en travail (pondérés)
Prix de production

Salaire dépendant de la productivité totale, du taux de croissance et de facteurs institutionnels
Taux de salaire différenciés dépendant du pouvoir de négociation
Taux d'intérêt monétaire naturel dépendant du taux de progrès technique

Notes

- * Je remercie mes collègues André Plourde, Alain Parguez et Jacques Henry pour leurs commentaires sur ce texte.
1. J. Henry propose post-classique parce que ces économistes veulent conserver une certaine tradition classique, tout en rejetant les théories que Keynes appelait classiques, mais qu'aujourd'hui on appellerait néoclassiques. Gerrard (1988) utilise aussi 'post-classique', mais il exclut du terme toute l'approche classique, bien qu'il soit lui aussi à la recherche d'une synthèse des travaux non-orthodoxes de l'après-Keynes.
 2. Dans Arena (1987b) on trouve quatre courants, le courant post-keynésien américain étant exclu, au bénéfice d'un dédoublement des fondamentalistes, cambridgiens d'une part et à la Shackle d'autre part.
 3. Bien entendu, de façon formelle, les utilités marginales de chaque bien n'ont pas toujours à être décroissantes. Il suffit que le taux marginal de substitution évolue de façon continue.
 4. On pourrait facilement argumenter que c'était précisément ce que faisait Keynes dans sa Théorie générale, et qu'en conséquence la synthèse néoclassique constitue la véritable filiation à Keynes.
 5. Il est vrai que certains nouveaux keynésiens ont construit des modèles avec attentes rationnelles dont la particularité est d'avoir des équilibres multiples, chaque niveau d'anticipations engendrant des résultats compatibles avec celles-ci. Mais ainsi que le précise S. Fischer (1988:325-6), beaucoup de néoclassiques considèrent que "ces modèles sont incomplets, en attente d'une spécification améliorée qui éliminera ces multiplicités".
 6. Les passages suivants, tirés du livre de Klammer (1984) sont très révélateurs.

Modigliani: "I believe that Lucas and Sargent are pushing the idea of rationality well beyond the range where it is useful" (p. 123).

Tobin: "I don't think that there is a way to write down my model which ... grounds behavior rigorously in utility maximization and which has any substantive content to it" (p. 111).

Solow: "One ought not to insist on rationality where rationality becomes so excruciatingly difficult that it is hard to believe that this is how economic agents behave" (p. 140).

7. Naturellement, un point de vue scientifiquement objectif est sans doute une chimère.
8. Je n'ai pas vraiment abordé la question de la pertinence de la théorie de longue période pour les fondamentalistes keynésiens. Beaucoup sans doute, Minsky par exemple, jugent que cette théorie est inutile et même qu'elle ne peut qu'indiquer l'erreur. Les autres ne demandent qu'à se laisser convaincre. Ainsi, A. Barrère (1974:675), procède à l'étude du système sraffien après s'être interrogé sur les causes de la révolution keynésienne avortée: "Aucune théorie économique ne peut être véritablement 'générale' sans une théorie de la valeur".

Bibliographie

- Arena, Richard (1987) 'L'école internationale d'été de Trieste (1981-85): vers une synthèse classico-keynésienne?', Economies et Sociétés, mars, 205-238.
- Arena, Richard (1987b) 'Dynamique économique: nouveaux débats, nouvelles perspectives', L'Actualité Economique, vol. 63, no 1, 77-117.
- Barrère, Alain (1974) Histoire de la pensée économique et analyse contemporaine, tome 2, Montchrestien, Paris.
- Bharadwaj, Krishna (1978) Classical Political Economy and Rise and Dominance of Supply and Demand Theories, Orient Longman, Calcutta.
- Bharadwaj, K. (1983) 'On Effective Demand: Certain Recent Critiques', in J.A. Kregel (ed.), Distribution Effective Demand and International Economic Relations, Macmillan, Londres, 3-27.
- Blaug, Mark (1982) La méthodologie économique, Economica, Paris.
- Bliss, C.J. (1975) Capital Theory and the Distribution of Income, North Holland, Amsterdam.
- Bliss, Christopher (1986) 'Progress and Anti-Progress in Economic Science', in M. Baranzini et R. Scazzieri (ed.), Foundations of Economics: Structures of Inquiry and Economic Theory, Basil Blackwell, Oxford, 363-376.
- Brown, Elba K. (1981) 'The Neoclassical and Post-Keynesian Research Programs: The Methodological Issues', Review of Social Economy, vol. 39, octobre, pp. 111-133.
- Chalmers, A.F. (1982) What Is this Thing Called Science?, University of Queensland Press, Londres, 2^e éd.
- Clifton, James A. (1983) 'Administered Prices in the Context of Capitalist Development', Contribution to Political Economy, vol. 2, 23-38.
- Cyert, Richard M. et Garrel Pottinger (1979) 'Towards a Better Microeconomic Theory', Philosophy of Science, vol. 46, no. 2, 204-222.
- Dasgupta, Partha et Frank Hahn (1986) 'Comment' à une réplique de A.S. Eichner, Nature, novembre.

- Davidson, Paul et Sidney Weintraub (1978) 'A Statement of Purposes', Journal of Post-Keynesian Economics, vol. 1, no 1, Automne, 3-7.
- Debreu, G. (1966) Théorie de la valeur; analyse axiomatique de l'équilibre économique, Dunod, Paris.
- Diamond, Arthur M. (1988) 'The Empirical Progressiveness of the General Equilibrium Research Program', History of Political Economy, vol. 20, no 1 (Printemps), 119-135.
- Dostaler, Gilles (1989) 'La théorie post-keynésienne, Keynes et Kalecki', in G. L'Harmattan et P. Maurisson (éd.), La Théorie Générale de Keynes: un ouvrage cinquantenaire, 82-96 (à paraître).
- Dow, Sheila C. (1985) Macroeconomic Thought: A Methodological Approach, Basil Blackwell, Oxford.
- Eatwell, John (1982) 'Competition', in I. Bradley et M. Howard (éd.), Classical and Marxian Political Economy, St. Martin's Press, New York.
- Eatwell, John (1983) 'Theories of Value, Output and Employment', in Eatwell et Milgate (1983), 93-128.
- Eatwell, John et Murray Milgate (éd.) (1983) Keynes's Economics and the Theory of Value and Distribution, Oxford University Press, Oxford.
- Eichner, Alfred S. (1982) 'La théorie post-keynésienne et la recherche empirique', L'Actualité Economique, vol. 58, janvier-juin, 223-247.
- Eichner, Alfred S. (1988) The Macrodynamics of Advanced Market Economics, M.E. Sharpe, Armonk.
- Eichner, Alfred S. et Jan Kregel (1975) 'An Essay on Post-Keynesian Theory: A New Paradigm in Economics' Journal of Economic Literature, décembre, 1293-1321.
- Fischer, Stanley (1988) 'Recent Developments in Macroeconomics', Economic Journal, juin, 294-339.
- Garegnani, Pierangelo (1976) 'On a Change in the Notion of Equilibrium in Recent Work on Value and Distribution' in M. Brown, K. Sato et P. Zarembka (éd.), Essays in Modern Capital Theory, North-Holland, Amsterdam, 25-45.
- Garegnani, Pierangelo (1979) 'Notes on Consumption, Investment and Effective Demand:II', Cambridge Journal of Economics, mars, 63-82.

- Garegnani, Pierangelo (1983) 'Two Routes to Effective Demand', in J.A. Kregel (ed.), Distribution, Effective Demand and International Economic Relations, Macmillan, Londres, 69-80.
- Gerrard, Bill (1988) 'Towards a Post-Classical Economics', History of Economics Society Bulletin, vol. 10, no 2, 117-134.
- Hahn, Frank (1976) 'De la notion d'équilibre en économie', Economie Appliquée, vol. 29, no 2, 225-255.
- Hahn, F.H. (1980) 'General Equilibrium Theory', Public Interest, spécial, 123-138.
- Hahn, Frank (1982) 'The Neo-Ricardians', Cambridge Journal of Economics, vol. 6, décembre, 353-374.
- Hagemann, Harald (1987) 'Traverse Analysis in a Post-Classical Model', Working Paper, Université de Brême.
- Hamouda, O.F. et G.C. Harcourt (1988) 'Post-Keynesianism: From Criticism to Coherence?', Bulletin of Economic Research, vol. 40, no 1, 1-33.
- Hausman, Daniel M. (1981) Capital, Profits and Prices: An Essay in the Philosophy of Economics, Columbia University Press, New York.
- Hausman, Daniel M. (1981b) 'Are General Equilibrium Theories Explanatory?', in J.C. Pitt (éd.), Philosophy in Economics, Reidel Publ., 17-32.
- Henry, Jacques (1982) 'Les méthodes post-keynésiennes et l'approche post-classiques', Actualité Economique, janvier-juin, 17-61.
- Henry, Jacques et Mario Seccareccia (1982) 'Introduction à la théorie post-keynésienne: contributions et essais de synthèse', L'Actualité Economique, vol. 58, janvier-juin, 5-16.
- Hicks, J.R. (1976) 'Revolutions in Economics', in S.J. Latsis (éd.), Methods and Appraisal in Economics, Cambridge University Press, Cambridge, 207-218.
- Hollis, Martin et Edward J. Nell (1975) Rational Economic Man, Cambridge University Press, Cambridge.
- Keynes, John Maynard (1973) The Collected Writings of John Maynard Keynes, Vol XIV: The General Theory and After: Part II: Defence and Development, Macmillan and Cambridge University Press for the Royal Economic Society, Cambridge.

- Kaldor, Nicholas (1966) 'Marginal Productivity and the Macro-Economic Theories of Distribution', Review of Economic Studies, vol. , octobre, 309-319.
- Klamer, Arjo (1984) Conversations with Economists, Rowman et Allanheld, Totowa.
- Kregel, J.A. (1975) The Reconstruction of Political Economy: An Introduction to Post-Keynesian Economics, Macmillan, London.
- Kregel, J.A. (1976) 'Economic Methodology in the Face of Uncertainty: the Modelling Method of Keynes and the Post-Keynesians', Economic Journal, vol. 86, juin, 209-225.
- Kurz, Heinz D. (1985) 'Effective Demand in a Classical Model of Value: the Multiplier in a Sraffian Framework', Manchester School of Economic and Social Studies, vol. 53, juin, 121-137.
- Kurz, Heinz D. (1989) 'Technical Change, Growth and Distribution: A Steady State Approach to Unsteady Growth on Kaldorian Line', in E.J. Nell et W. Semmler (éd.), Nicholas Kaldor and Mainstream Economics, Macmillan, Londres.
- Latsis, Spiro J. (1976) 'A Research Programme in Economics', in S.J. Latsis (éd.), Method and Appraisal in Economics, Cambridge University Press, Cambridge, 1-42.
- Lavoie, Marc (1987) Macroéconomie: Théorie et controverses post-keynésiennes, Dunod, Paris.
- Lavoie, Marc (1987b) 'Monnaie et production: une synthèse de la théorie du circuit', Economies et Sociétés, vol. 21, no. 9, 65:102.
- Lee, Frederic S. (1985) 'Full Cost Prices, Classical Price Theory, and Long Period Method Analysis: A Critical Evaluation', Metroeconomica, vol. 37, juin, 199-219.
- Lichtenstein, Peter M. (1983) An Introduction to Post-Keynesian and Marxian Theories of Value and Price, Macmillan, Londres.
- Lucas, Robert (1981) Studies in Business-Cycle Theory, MIT Press, Cambridge.
- Magnani, Marco (1983) 'Keynesian Fundamentalism: A Critique', in Eatwell et Milgate (1983), 247-259.
- Mirowski, Philip (1984) 'The Role of Conservation Principle in Twentieth-Century Economic Theory', Philosophie des Sciences Sociales, vol. 14, no 4 (décembre), 461-473.
- Panico, Carlo (1988) Interest and Profit in Theories of Value and Distribution, Macmillan, Londres.

- Parguez, Alain (1988) 'Hayek et Keynes face à l'austérité', in Friedrich Hayek: l'individu et la totalité, ACFAS, Montréal, 143-160.
- Pasinetti, Luigi L. (1981) Structural Change and Economic Growth, Cambridge University Press, Cambridge.
- Pasinetti, Luigi L. (1988) 'Growing Subsystems, Vertically Hyper-Integrated Sectors and the Labour Theory of Value', Cambridge Journal of Economics, vol. 12, mars, 125-134.
- Pivetti, Massimo (1985) 'On the Monetary Explanation of Distribution', Political Economy, vol. 1, no 2, 73-103.
- Remenyi, Joseph V. (1979) 'Core Demi-core Interaction: Toward a General Theory of Disciplinary and Subdisciplinary Growth', History of Political Economy, vol. 11, no 1, 30-63.
- Robinson, Joan (1962) Essays in the Theory of Economic Growth, Macmillan, London.
- Rogers, Colin (1982) 'Rational Expectations and Neoclassical Economics: The Methodology of the New Classical Macroeconomics', South African Journal of Economics, vol. 50, no 4, 318-339.
- Rogers, Colin (1983) 'Neo-Walrasian Macroeconomics, Micro-foundations and Pseudo-Production Models', Australian Economic Papers, vol. 22, juin, 201-220.
- Rowthorn, Bob (1981) 'Demand, Real Wages and Economic Growth', Thames Papers in Political Economy, automne.
- Rymes, T.K. (1971) On Concepts of Capital and Technical Change, Cambridge University Press, Cambridge.
- Schefold, Bertram (1984) 'Sraffa and Applied Economics: Are There Classical Supply Curves?', Working Paper, Centro Di Studi Economici Avanzati.
- Schefold, Bertram (1985) 'Cambridge Price Theory: Special Model or General Theory of Value?', American Economic Review, mai, 140-145.
- Schefold, Bertram (1985b) 'On Changes in the Composition of Output', Political Economy, vol. 1, no 2, 105-142.
- Seccareccia, Mario (1988) 'The Realism of Assumptions and the Partial Interpretation View: A Comment', Philosophie des Sciences Sociales, vol. 18, no. 4.

- Semmler, Willi (1982) 'Competition, Monopoly and Differentials of Profit Rates: Theoretical Considerations and Empirical Evidence', The Review of Radical Political Economics, vol. 13.
- Steedman, Ian (1983) 'On the Measurement and Aggregation of Productivity Increase', Metroeconomica, vol. 35, octobre, 223-233.
- Steedman, Ian (1984) 'Natural Prices, Differential Profit Rates and the Classical Competitive Process', Manchester School of Economics and Social Studies, juin, 123-140.
- Steedman, Ian (1985) 'On Input Demand Curves', Cambridge Journal of Economics, juin, 165-172.
- Taylor, Lance (1983) Structuralist Macroeconomics: Applicable Models for the Third World, Basic Books, New York.
- Walsh, Vivian et Harvey Gram (1980) Classical and Neoclassical Theories of General Equilibrium, Oxford University Press, Oxford.
- Weintraub, E. Roy (1985) General Equilibrium Analysis: Studies in Appraisal, Cambridge University Press, Cambridge.
- Weintraub, E. Roy (1985b) 'Appraising General Equilibrium Analysis', Economics and Philosophy, vol. 1, no 1, 23-37.
- Wray, Larry Randall (1988) 'Profit Expectations and the Investment-Saving Relation', Journal of Post Keynesian Economics, vol. 11, Automne, 131-147.
- Wulwick, Nancy J. (1987) 'The Phillips Curve: Which? Whose? To Do What?', Southern Economic Journal, vol. 53, avril, 834-857.